

Lettres d'Amérique

par

J. A. ESTLANDER.



Lettres d'Amérique

par

J. A. ESTLANDER.



HELSINGFORS

Imprimerie A. A. Lindfors

1878.

La liberté qui a présidé au développement de la société américaine et qui en est le principe vital, a imprimé à son caractère un tache propre, à part: de là l'intérêt qui s'est toujours attaché, pour le public pensant, à tout ce qui concerne cette jeune civilisation. Dans les questions qui touchent à la vie politique et sociale, au commerce, à l'industrie, on a depuis longtemps reconnu l'importance de se tenir au courant de ce qui se fait en Amérique. En revanche, le tribut fourni à la science n' y était pas bien considérable jusqu' à ces derniers temps. Il n' en est plus de même, surtout en ce qui concerne les sciences naturelles et la médecine, et, depuis quelques années, l'Amérique s'honore par des travaux d'une grande valeur dans diverses branches de ces sciences.

En 1876 les Etats-unis se préparaient à célébrer le centième anniversaire de leur indépendance. Le programme comprenait entre autres un congrès médical, où les médecins américains conviaient leurs confrères d'Europe à un échange d'idées et d'opinions: quelle meilleure occasion d'apprendre à connaître l'état des sciences médicales en Amérique? Son Altesse Impériale le Grand-duc héritier Alexandre Alexandrovitch, auguste chancelier de l'Université d'Helsingfors, daigna, par l'intérêt qu'il porte à la science, me mettre à même de me rendre aux invitations qui m'avaient été adressées pour le congrès médical

et pour un congrès d'ophtalmologie qui devait se réunir vers la même époque. J'ai raconté dans les lettres que je publie aujourd'hui les impressions et les expériences de ce voyage. Quant à ses résultats purement scientifiques, ils feront plus tard, je l'espère, l'objet d'une publication spéciale. C'est pourquoi je retranche de ces lettres tous les détails qui, ne s'adressant qu'aux hommes du métier, risqueraient de lasser la généralité des lecteurs.

La traversée.

L'ordre le plus naturel à suivre, dans ce récit de voyage, serait sans contredit de commencer par le commencement, et de raconter le départ d'Helsingfors à bord du "Hangö", le charme d'une traversée au milieu des îlots de notre archipel par une délicieuse journée du commencement d'août. Puis, quittant les eaux tranquilles de la Baltique pour affronter les ondes mal famées de la mer du Nord, je dirais les mauvais présages qui m'accueillirent à Gothembourg, alors que, devant m'embarquer sur le Rollo, de la ligne Wilson, le vent soufflait si fort qu'une partie des voyageurs laissèrent le bateau partir sans eux, préférant la voie de terre par Copenhague et Ostende, et je m'efforcerais de décrire ce qu'on éprouve sur cette mer orageuse, par un de ces bons grains du nord-ouest qui y sont si fréquents. Mais je préfère passer rapidement sur tout cela (que n'est-ce aussi facile dans la réalité!), et, s'il faut absolument quelque sorte d'introduction, je raconterai plutôt comment je mis à profit les cinq jours que je dus attendre le départ, de Liverpool, d'un steamer de la compagnie Cunard.

De toutes les villes que j'ai visitées, aucune, si ce n'est Paris, ne m'a fait une impression aussi douce et aussi durable qu'Edimbourg. Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis le dernier séjour que j'y avais fait, mais mon souvenir avait conservé dans toute sa fraîcheur l'image de l'antique cité et de son site romantique; aussi désirais-je vivement la revoir. Je consacrai donc à une excursion en

Ecosse les quelques jours que j'avais à moi. Après quelques heures de voyage de nuit, nous traversons les pittoresques environs de Newcastle upon Tyne, puis, longeant le rivage de la mer du Nord, de si près quelquefois que les vagues rejaillissent jusque sur la voie, nous pénétrons dans le Border, autrefois le théâtre des luttes sanglantes que Walter Scott a si magistralement dépeintes, maintenant une des plus belles contrées qu'on puisse voir, enrichie des bienfaits d'une longue paix et d'une puissante civilisation — mais le train, poursuivant sa course rapide, s'engouffre bientôt dans un tunnel, pour reparaitre l'instant d'après au centre même de la vieille cité écossaise. Voilà bien "Auld Reeky", telle qu'elle était restée dans mon souvenir : sur son rocher abrupt, le vieux château, dressant au-dessus de la ville ses murailles grises, ses bastions et ses remparts ; la maison Ramsay aux neuf étages, les ruines artificielles de Carlton-hill, l'étroite crête de Salisbury-crag, la Galerie Nationale, le Prince's garden, où Walter Scott venait de recevoir un compagnon dans la personne du prince Albert, qui, encore couvert d'un voile, attendait, pour paraître à tous les yeux, la visite que la reine Victoria devait faire à la ville huit jours plus tard.

Le souvenir tout plein de l'accueil bienveillant que m'avaient fait, à mon précédent séjour, les chirurgiens du Royal Infirmary, je m'y rendis, aussitôt débarqué, et j'y fus reçu avec les mêmes prévenances, la même amabilité, par de vieux amis, M. M. Spence et Annandale. J'eus également le grand plaisir de faire la connaissance de M. M. Chiene et Argyll Robertson. Quant à M. Lister, célèbre par sa nouvelle méthode pour le traitement des blessures, qu'il publia en 1867, il était déjà parti pour l'Amérique, mais je pus visiter sa clinique en compagnie de son médecin en second. Je restai un jour de plus que je n'avais compté d'abord, retenu par un cas intéressant qui s'était présenté dans la clinique du Dr. Annandale. C'était un gar-

çon de douze ans dont toute la joue gauche avait été détruite par la gangrène à la suite d'une fièvre scarlatine. La partie détruite étant trop étendue pour pouvoir être restaurée par aucune des anciennes opérations, je proposai d'appliquer la méthode inventée par moi; j'eus plus tard la joie d'apprendre par M. Robertson, débarqué en Amérique huit jours après moi, que le résultat avait été pleinement satisfaisant.

Mais pour ne pas trop parler médecine dès maintenant, car il en sera beaucoup question plus tard, une fois en Amérique, je passe sous silence ce que j'ai vu dans les hôpitaux, aussi bien dans l'ancien Infirmary que dans le nouveau, actuellement en construction d'après le système des pavillons, qui contiendra 400 lits et coûtera un demi-million de livres sterling.

C'est vers Glasgow que je me dirigeai ensuite. Je désirais voir l'hôpital de 350 lits ouvert dans cette ville il y a deux ans, et construit également d'après le système des pavillons. La tentation de prendre par le plus long, c'est à dire par les Highlands, était trop forte pour que j'y résistasse. J'allai donc au bureau Cook me pourvoir d'un billet pour cette excursion, et la curiosité me vint de savoir ce que cette institution célèbre, qui délivre des "tickets" pour la Chine, pour l'Australie, pour tous les pays du monde, avait à offrir en fait de renseignements sur la Finlande. Je me fis donner le prospectus d'un voyage dans le Nord: sur la couverture, on lisait bien: Suède, Norvège, Finlande, mais, dans le programme même, pas un nom finlandais, ni chemin de fer, ni ville, ni hôtel! On ne trouverait guère, sur la carte de l'Europe, un coin plus ignoré que notre Finlande, et pourtant que de beaux sites le "pays des mille lacs" n'offrirait-il pas à l'étranger! Je suis bien sûr que qui aurait vu le Pungaharju, le Saimen, Imatra, ou même les îles de notre archipel côtier, ne se détournerait pas de son chemin pour visiter le Loch Ka-

therine et le Loch Lommond, s'il pouvait se douter de la déception qui l'y attend ! De la teinte poétique que revêt le premier de ces lacs dans la Dame du Lac et le second dans Rob-Roy, la réalité laisse subsister bien peu de chose. Voici, par exemple, "Ellens island", que le poète a généreusement dotée de collines pittoresques et de romantiques vallées : on a respecté religieusement chaque arbre, chaque buisson, chaque brin d'herbe de ce rocher insignifiant. Eh bien, notre archipel, malgré la dilapidation qui dévaste nos forêts, offre par douzaines des îlots plus pittoresques. Je n'ai jamais senti plus amèrement le contraste de l'imagination à la réalité. Je regrette ce voyage aux highlands : il a détruit tout un petit monde de mes illusions de jeunesse.

Comme je ne veux pas entrer dans des détails sur l'énorme accroissement de l'importance de Glasgow dans ces derniers temps comme ville industrielle, et que, d'autre part, on me saurait probablement peu de gré d'une description minutieuse du nouvel hôpital, de la grandeur et de la disposition de ses pavillons, du fonctionnement de son système de ventilation, de l'exquise propreté qui y règne jusque dans les moindres recoins — je dis un rapide adieu à ce grand centre industriel, et poursuivant ma route à travers les riantes campagnes du Cumberland, j'arrive à Liverpool, où je m'embarque sur l'Algeria, magnifique vapeur de la ligne Cunard.

Ici, le hasard me tenait en réserve une joyeuse surprise. Parmi les passagers, où je m'attendais à ne trouver que des visages inconnus, j'avisai tout-à-coup de vieux amis, les professeurs Engelstedt, Lange et Hjort, qui se rendaient à la même destination que moi, les deux derniers en qualité de représentants des Sociétés de médecine de Copenhague et de Christiania. Ces sociétés avaient, en effet, été invitées à prendre part au congrès international de Philadelphie, attention dont notre Société finlandaise

n'avait pas été l'objet. Nous formions ainsi une petite réunion d'amis, où chacun s'efforçait de contribuer pour sa part à raccourcir les longues heures de la traversée.

Il y aurait matière à description dans ces grands paquebots transatlantiques, avec leurs mille chevaux-vapeur, de la place pour tout autant de passagers, et leurs 150 hommes d'équipage; mais la description a été faite et refaite dans ces derniers temps par tous les correspondants de journaux se rendant à Philadelphie: il n'est donc pas besoin que je la recommence.

Il est vrai que pendant les dix ou douze longs jours que dure la traversée, on aurait le temps de s'abandonner à toutes sortes de réflexions; mais l'intelligence se ressent forcément de l'inertie à laquelle le corps est condamné, alors que, collis vivant, toute l'initiative individuelle se réduit à se laisser transporter de l'autre côté de l'Atlantique.

Il est un fait pourtant que je ne crois pas, dans l'intérêt de mes semblables, pouvoir passer sous silence, et qui montre à quoi l'on s'expose pour avoir négligé de retenir sa place au moins un mois à l'avance. Le second jour de la traversée, je remarquai par hasard qu'il régnait au fond de mon sac de nuit une température extraordinairement élevée; un examen plus attentif m'amena à constater que le plancher de ma cabine était brûlant! Rapprochant de ce fait les bruits de ferraille et de voix que j'entendais droit au-dessous, j'en conclus que ma cabine devait se trouver à une proximité inquiétante des fourneaux. Des mesurages exacts faits sur le pont changèrent cette présomption en une triste certitude: quelques pieds à peine me séparaient d'une des chaudières: agréable découverte! La nuit, mon imagination me représentait la chaudière faisant explosion, et nous autres, infortunés occupants des cabines voisines, entraînés sur le pont dans cet état pitoyable d'échaudement que j'ai si souvent observé dans des accidents analogues. Pourtant, en y pensant

davantage, la réflexion me vint qu' étant donné les dimensions colossales de la chaudière, si elle venait à sauter, le plus on moins d'éloignement ne ferait pas grand différence, et que tous les passagers seraient également échaudés! Chose singulière, cette considération me procura un immense soulagement, tant est vrai notre proverbe suédois "qu' on n'est jamais bien malheureux quand on ne l'est pas plus que les autres." Sur cette pensée consolante je m'endormis tranquille et mes nuits dès lors ne furent plus troublées.

Si, pourtant, une le fut. Un matin, l'Algeria avait rejoint le paquebot du Hâvre: naturellement, une course s'établit. Toute la journée les deux bateaux naviguèrent à peu près de conserve; vers le soir seulement le nôtre gagna une avance insignifiante; mais alors on chauffa comme il convenait à des fils d'Albion, qui n'auraient pas négligé une si belle occasion d'affirmer leur suprématie sur les mers! Les flammes s'élevaient au-dessus de la cheminée et lui faisaient dans la nuit comme un panache de feu. Quant à ma cabine, c' était une étuve! Les prescriptions paternelles de la compagnie Cunard veulent qu'à minuit les lampes soient éteintes et les portes des cabines, fermées. Il ne me restait donc d'autre parti à prendre que de rester tranquillement étendu au-dessus de ma chaudière, qui me paraissait haleter comme le poumon d'un volcan plutôt que comme les poumons humains, auxquels on l'a ingénieusement comparée. Les bruits infernaux qui montaient des profondeurs du bateau allaient en augmentant; les portes des fourneaux s'ouvraient et se refermaient avec fracas; j'écoutais les battements de l'hélice et ne pouvais qu'en constater la fréquence anormale; l'image de S:t Laurent sur son gril s'offrait à mon imagination avec une réalité infiniment plus poignante que dans les toiles de Ribera, et c'est au milieu de tableaux semblables que s'écoula une des nuits les plus longues que j'aie jamais passées sans sommeil.

Le jour, un passager à bord de ces grands transatlantiques ne manque pas d'occupations: il doit expédier quatre ou cinq repas, avancer ou retarder sa montre, lire et commenter le bulletin donnant la distance parcourue la veille, étudier comment on s'y prend pour jeter le loch, carguer ou déplier les voiles, observer tous les navires qui se montrent à l'horizon, et surtout, quand on traverse le courant du pôle, avoir l'oeil bien ouvert pour ne pas manquer l'apparition possible de quelque baleine égarée: nous nous soutenions mutuellement dans l'accomplissement de ces graves fonctions. L'aimable et spirituelle société de mes compagnons allégeait la terrible uniformité de ces longues journées. Mais tous nous aspirions de tout notre coeur à la fin du voyage et notre joie fut grande quand enfin, après onze jours de traversée, nous nous retrouvâmes sur terre ferme, à New-York, dans la capitale commerciale du nouveau monde.

Washington.

Je ne restai qu'un jour à New-York. Je voulais employer à visiter Washington et Philadelphie le temps qui restait avant l'ouverture du congrès médical. Je me dirigeai donc vers le sud, en compagnie de M. le professeur Hjort. A New-York, pour ménager la transition et ne pas nous dépayser complètement tout d'un coup, nous avons logé à Astor-house, hôtel tenu à l'européenne; mais à Philadelphie, nous résolûmes d'essayer tout de bon de la vie américaine. Nous descendîmes donc à un des grands hôtels voisins de l'exposition. On nous assigna des chambres dont l'exiguïté nous surprit désagréablement: de vraies cabines de vaisseau! et ce qui complétait la ressemblance, c'est qu'elles n'étaient séparées des chambres voisines que par une mince cloison de planches. L'important

dans un hôtel américain, ce sont les salles communes, vastes et somptueusement ornées: c'est là, ou en ville, que le voyageur passe la journée. Quant aux chambres à coucher, elles sont considérées comme un accessoire insignifiant et destinées uniquement à fournir un abri pour la nuit.

Les nôtres ne contenaient qu'un lit, deux ou trois chaises, un miroir et un lavabo. Les Yankees sont, à juste titre, fiers de leurs hôtels; ceux-ci, du reste, jouent dans leur vie un rôle beaucoup plus considérable que chez nous. Mais nous ne les connaissions pas encore: ces chambres misérables choquaient nos idées européennes et nous parurent suspectes; aussi nous y barricadâmes-nous au moyen de nos lits, craignant presque de nous être égarés dans quelque coupe-gorge. Le lendemain nous fûmes pleinement rassurés: les salles de réunion étaient splendides, et la table bonne, chose capitale aux yeux d'un Américain. Les repas sont servis à heure fixe, comme sur les bateaux à vapeur, que, du reste, les Américains semblent avoir pris pour modèles pour l'organisation de leurs hôtels.

Je consacrai un jour à parcourir l'exposition. Puis, m'étant muni de lettres de recommandation, je me disposais à continuer, le lendemain, mon voyage vers le sud. Mais je n'avais pas songé que le lendemain était un dimanche; or chacun sait qu'en Amérique, de même qu'en Angleterre et en Ecosse, on célèbre le dimanche comme si c'était le sabbat juif: les restaurants, sauf les plus chers, n'allument pas leurs fourneaux; les lieux de récréation sont fermés, à l'exception des tripots clandestins, enfin les communications sont à peu près complètement interrompues. Il y avait bien pour New-York, à 3 heures, un train contempteur du sabbat, mais, pour Washington, pas un départ avant la nuit. Je prends une voiture pour ne pas risquer de m'égarer dans l'obscurité; arrivé à la gare, le cocher me demande 30 marcs de Finlande pour cette course

d'un quart d'heure (et je compte le dollar à 6 marcs bien qu'à cette époque il valût davantage)! Après que j'eus payé, non sans protester énergiquement, l'automédon m'honora de sa carte de visite et de ses offres de services pour une autre fois. Pour comble d'infortune, mon hôte s'était trompé sur l'heure du départ, qui ne devait avoir lieu qu'à minuit un quart, une fois le sabbat bien et dûment fini: c'était deux heures à passer au "depôt", comme les Américains appellent leurs gares.

Chez nous dans notre vieille Europe, c'eût été là un vrai malheur et l'on n'eût eu d'autre ressource que de se promener de long en large en attendant l'ouverture du bureau, sans même retirer de sa longue attente l'avantage d'éviter la presse, les bousculades et la course finale à l'assaut d'un *bon coin*. Mais en Amérique, on n'a pas encore compris que l'administration a été inventée pour tracasser le public et lui infliger mille petites tribulations: aussi les choses s'y passent-elles autrement: on me délivra donc un billet sans plus de délai, je fis enregistrer mes bagages, puis, m'étant procuré, moyennant deux dollars, une place dans un "Pullman's sleeping-car", je me déshabillai et me mis au lit. Ces lits sont excellents, et si larges qu'on y pourrait dormir deux sans se gêner. Vous remettez votre billet au nègre qui accompagne chaque wagon et vous vous endormez sur les deux oreilles. Le matin, vous trouvez vos habits brossés; un élégant cabinet de toilette est mis à votre disposition. Dès huit heures, les lits se transforment en banquettes bien rembourrées, sur lesquelles vous continuez confortablement votre voyage. Un agent de la compagnie des commissionnaires prend charge de vos bagages, qu'il fera transporter à l'hôtel que vous lui aurez indiqué. Vous arrivez ainsi, frais et dispos, prêt à commencer une nouvelle journée, comme si rien n'avait été changé à vos habitudes, pourvu, bien entendu, que tout se soit bien passé en route. Pour ma part, je

ne puis pas me vanter d'avoir goûté un repos bien doux pendant les deux heures que nous étions encore en gare; de tous côtés, des trains se préparaient avec une ardeur redoublée après le repos du sabbat; or les rugissements des locomotives américaines ne sont décidément pas faits pour des oreilles européennes; ajoutez-y mille bruits, mille cris, le tintement des cloches que des conducteurs enragés agitaient à tour de bras sur chaque locomotive qui allait ou venait: on aurait pu croire notre "sleeping-car" transporté au beau milieu d'un opéra de Wagner! Il n'y manquait pas même les premiers violons, de petits musiciens invisibles qui ne cessaient de bourdonner à mes oreilles leur petite chansonnette aiguë; je n'aurais pas fermé l'oeil si j'avais pu me douter que c'étaient des moustiques et que je me réveillerais le lendemain dans un état pitoyable d'enflure et de démangeaisons. Croyant avoir affaire à mes vieilles connaissances les cousins, je renonçai bientôt à une lutte sans espoir contre un ennemi insaisissable, et m'endormis profondément, aussitôt le train en marche. Je dois dire ici que ce qu'on raconte en Europe de la condition défectueuse des chemins de fer américains est une fable absurde: ces immenses wagons avec leurs trois paires de roues à chaque extrémité glissent comme des billes sur le tapis d'un billard; et c'est ce qu'on ne peut pas dire des chemins de fers anglais, par exemple, où la seule chose qui fasse peut-être songer au billard sont les carambolages qui s'y exécutent sans cesse entre les têtes des voyageurs.

On se rapelle qu'à l'origine le Congrès siégeait à Philadelphie, mais qu'ayant été insulté par la populace, il résolut de transférer ailleurs le lieu de ses séances. Plusieurs grandes villes se disputèrent l'honneur de le recevoir. Pour mettre tout le monde d'accord, on décida de créer une ville nouvelle, qui s'appellerait Washington, et dans ce but on acheta quatre fermes sur la rive gauche

du Potomac, dans une vallée pittoresque entre de hautes collines. La nouvelle capitale devait offrir dans son plan quelque chose de moins raide et de plus riche que les rectangles de Philadelphie et de la plupart des villes américaines. Voici comment on procéda. On traça de larges rues se croisant à angle droit; puis, à travers ce premier réseau, à un angle de 45^0 , on dessina autant d'avenues que l'Union comptait alors d'états; les carrefours formèrent des places, et chaque état eut un quartier de la ville à bâtir. Mais ce concours n'a pas donné tous les résultats qu'on en pouvait attendre, et Washington n'est guère encore qu'ébauché. Le Capitole couronne la plus haute colline de son dôme puissant et de ses colonnes corinthiennes, le Patent office, le Treasury et d'autres édifices publics, de styles plus ou moins renouvelés de l'antique, ont un aspect assez monumental, et cà et là se dressent de grandes maisons particulières, mais les intervalles sont remplis par de petites cabanes, et bien des rues sont encore sans maisons. Ce n'est que depuis la guerre de sécession que le développement s'est un peu accéléré, et que Washington a atteint le chiffre, bien modeste pour une ville américaine, de 109,000 habitants.

J'étais arrivé à Washington de bon matin; néanmoins la chaleur était déjà accablante: c'est qu'aussi, tout en dormant, j'étais descendu à la latitude du nord de l'Afrique. La chaleur cependant n'était pas la seule chose qui rappelât l'Afrique: partout je ne rencontrais que des nègres! Quand on prétend que la population de Washington est aux deux tiers blanche, on veut sans doute parler du temps où siège la Congrès et où députés et sénateurs habitent la ville avec leurs familles; quant à moi, je ne vis guère que l'autre tiers, composé en majeure partie de nègres des états du sud qui se sont réfugiés ici à l'ombre du Capitole et de la Maison blanche. A l'hôtel comme dans la rue l'élément noir était en force. Toutes les persiennes étaient soigneuse-

ment closes, et dans les salons assombris on ne voyait se mouvoir que des visages couleur de suie. A propos de nègres, qu'il me soit permis de consigner ici un fait que je n'ai vu noté dans aucun traité d'ethnographie. Lors qu'on adresse la parole à un garçon d'hôtel nègre, ou si seulement on s'approche de lui, aussitôt il se précipite vers vous avec une espèce de brosse en longues racines de chien-dent et se met en devoir de vous épousseter consciencieusement dans le dos. La première fois, vous pensez qu'il a eu l'intention fort louable de débarrasser votre habit de quelque souillure, mais quand, l'instant d'après, vous en voyez un autre répéter avec le même empressement la même opération exactement au même endroit, vous êtes amené à penser que ce doit être là, chez l'homme de race noire, une façon naturelle et innée d'offrir ses services et de témoigner sa bonne volonté.

Ainsi partiellement brossé, je me dirigeai vers le Capitole. Je ne sais pas si c'est, comme les Américains aiment à le répéter "l'édifice le plus magnifique et le plus imposant du monde", mais il est certain que les sveltes colonnes monolithes flattent agréablement l'oeil et que l'ensemble fait une impression de grandeur imposante, lorsque l'on gravit les rampes d'escaliers de pierre qui mènent à l'édifice. Je ne prétends pas non plus décider jusqu'à quel point le style grec est en harmonie avec le génie américain; ce que je puis dire, c'est que ce vaste palais me parut de tous points digne d'abriter la représentation souveraine d'une grande et puissante république. Les portes étaient ouvertes; chacun pouvait entrer et parcourir librement toutes les salles: pas d'huissiers pour vous importuner. Dans la rotonde qui occupe la partie centrale de l'édifice je m'arrêtai devant les toiles de Trumbull, de Weirs, etc et j'observai que le premier de ces peintres a donné à tous les personnages américains de ses tableaux les traits de Washington: n'est-ce pas une manière originale

de témoigner son admiration pour le grand patriote? Dans une des ailes du palais se trouve la salle des séances du sénat, dans l'autre celle du congrès, exactement pareilles, et tout à fait comparables à la salle des Communes du parlement anglais, si ce n'est même mieux disposées. Après avoir visité les splendides appartements du président de la chambre et avoir rendu un respectueux hommage à la statue d'Abraham Lincoln, je crus de mon devoir de touriste de faire l'ascension du dôme: j'en fus récompensé par une vue ravissante sur le riche paysage au milieu duquel le Potomac se déroule en gracieux méandres jusqu'à la mer lointaine. Mais on ne gravit pas impunément quatre cents marches d'escalier par une chaleur caniculaire: j'étais épuisé de fatigue; aussi dus-je renoncer à visiter la bibliothèque du congrès. Cette collection pourtant, avec ses 300,000 volumes et ses 60,000 brochures, est, en son genre, la plus considérable du Nouveau monde. Depuis qu'on y a joint la bibliothèque de la "Smithsonian institution" elle a pris une telle extension que le gouvernement songe déjà à lui élever un édifice spécial.

Cet institut Smithson est parmi les institutions scientifiques de l'Amérique, une des plus connues en Europe. Ses bulletins sont répandus partout: notre Société de médecine elle-même les reçoit à titre d'échange. C'était aussi avec un intérêt tout particulier qu'en quittant le Capitole je me dirigeai vers le petit parc où s'élèvent les bâtiments de l'institut. Ces constructions, en style roman et d'aspect un peu monastique, sont ornés d'une profusion de tourelles. On peut trouver singulière l'idée qu'eut l'Anglais Smithson, fils naturel du duc de Northumberland, de léguer un demi-million de dollars à l'Amérique, où il n'avait jamais mis le pied et ne possédait pas d'ami, "pour augmenter et propager les lumières parmi les hommes". Mais, étrange ou non, qu'importe? l'idée était bonne et elle a porté des fruits. L'institut, riche en ressources de tout

genre, est un asile paisible, qui invite à l'étude. Toutefois, je ne saurais dire que ses collections m'aient fait une très-grande impression, ni pour la richesse, ni pour l'arrangement, sauf pourtant le musée ethnographique, et, tout particulièrement, la collection d'antiquités américaines de l'âge de la pierre. Moi aussi, comme tant d'autres, je me suis cassé la tête à chercher à quoi avaient bien pu servir ces antiques cailloux qui ressemblent à s'y méprendre à des colliers de cheval anglais, mais j'ai dû laisser la solution du problème à des visiteurs plus heureux, pressé que j'étais de me rendre au véritable but de mon voyage, le "Surgeon general's office" au Ministère de la guerre.

En attendant que le gouvernement ait achevé le nouveau palais en construction, le Département de la guerre de l'Union est logé dans plusieurs maisons particulières; nous errâmes longtemps de l'une à l'autre avant de trouver la section de médecine, ou, plus exactement, de chirurgie. Le "Surgeon general", M. Barnes, étant absent, nous fûmes reçus par son second, le Dr John Billings. Ce fut là pour moi une heureuse chance, qui m'épargna beaucoup de tâtonnements et un voyage à Chicago. En effet, j'avais pour mission, entre autres, d'étudier les nouveaux systèmes pour la construction des hôpitaux: or je trouvais en M. Billings un spécialiste, l'homme d'Amérique le plus compétent en cette matière; ses tiroirs contenaient les plans et dessins de la plupart des hôpitaux récemment élevés en Amérique, et il mit ces matériaux à ma disposition avec la plus grande complaisance. Il travaillait précisément aux plans d'un nouvel hôpital qui sera élevé à Baltimore, en même temps qu'une université, au moyen de sept millions de dollars qu'un certain M. Hopkins a légués à la ville dans ce but. Les exécuteurs testamentaires avaient expressément recommandé qu'on n'épargnât rien pour que le nouvel hôpital réalisât tout ce que l'art, la science et l'argent peuvent procurer de meilleur. Cependant M. Bil-

lings se trouvait dans une situation assez embarrassante vis-à-vis d'un de ces messieurs, qui le poursuivait d'un système de ventilation de son invention : il ne s'agissait de rien moins que de pratiquer dans les planchers une multitude de trous d'un huitième de pouce de diamètre, à raison d'un trou pour chaque pouce carré de surface. L'honorable citoyen, qui avait établi dans sa propre maison des cribles semblables et se portait bien, voulait absolument doter le nouvel établissement d'un système si bien-faisant.

Il y a quelques années, la partie médicale de la bibliothèque du congrès fut réunie à l'„army-museum” sous la direction du chirurgien-général. M. Barnes conçut alors le projet de former, sous le nom de „National medical library”, une collection embrassant tous les ouvrages et journaux de médecine, passés et présents. Quarante mille volumes et autant de brochures sont déjà réunis ; mais, comme on est encore bien loin de compte, on s'est avisé d'un moyen pratique et efficace, moyen propre à éveiller autant d'intérêt en Europe qu'en Amérique. Il s'agit, en effet, de dresser un catalogue monstre, comprenant le titre et une analyse succincte de toute publication concernant la médecine. Un article de journal, par exemple, s'y retrouverait classé aussi bien sous le nom de son auteur que d'après son contenu, par ordre alphabétique des parties anatomiques du corps. M. Billings me pria de lui envoyer tout ce qui s'est imprimé en Finlande sur la médecine, et, comme je lui faisais observer que, parmi les thèses pour le doctorat il en est plusieurs qui n'ont pas grande valeur scientifique, il me répondit : „nous voulons tout, tout sans exception”. J'ai vu un fascicule specimen du catalogue lequel ne me laisse aucun doute sur le sérieux de ce projet ; mais une entreprise aussi gigantesque ne pourra certainement jamais atteindre qu'un degré relatif d'achèvement. Il faut considérer toutefois que ce qui dépasserait

les forces d'un seul, fût-ce même d'un Littré, peut être mené beaucoup plus loin par toute une administration sous la conduite d'hommes doués d'un talent d'organisation aussi remarquable que Messieurs Barnes et Billings.

Le fait d'une administration militaire donnant à ses travaux une direction toute scientifique me parut remarquable. M. Billings trouvait la chose toute naturelle. Il disait que, les Etats-Unis manquant d'une institution destinée à entretenir des relations avec l'étranger au point de vue des sciences médicales, le département de la guerre pouvait bien s'en charger: le loisir ni les ressources ne lui manquaient en temps de paix. A vrai dire toutefois, cette impulsion nouvelle remonte à la guerre de sécession. Dès le commencement de la campagne, Barnes avait fait distribuer à tous les médecins de l'armée des formulaires où ils devaient noter et décrire les lésions et blessures qu'ils avaient soignées. C'est d'après ces documents et sous sa direction que furent rédigées, en 1870, les deux premières parties de "The medical and surgical history of the rebellion 1861—1865". Ces descriptions, faites souvent au fort de la bataille et en majeure partie par des médecins improvisés, laissent quelquefois beaucoup à désirer, mais l'ouvrage dans son ensemble n'en a pas moins une grande valeur; il est unique dans la science pour le chiffre colossal des observations. Une fois entré dans le champ de l'activité scientifique, Barnes n'en demeura pas là: admirablement secondé par les docteurs Billings et Otis, il continua de donner au personnel de son "office" des occupations bien faites pour étonner l'étranger de la part de militaires. En effet, ce n'est pas seulement par ses travaux bibliographiques et par l'autorité dont elle jouit dans tout le pays en matière de construction d'hôpitaux, et qu'elle met même au service des particuliers, que cette administration a acquis le caractère d'une institution scientifique: c'est plus encore par son musée de pathologie et

d'anatomie. Après l'assassinat du président Lincoln, le théâtre Ford, où avait eu lieu le meurtre, fut immédiatement fermé; acheté par le gouvernement, le rez-de-chaussée en fut cédé au "surgeon-general's office" pour y installer ses collections de préparations pathologiques faites pendant la guerre. L'habile direction du docteur Otis en fit un musée de pathologie qui n'a pas son égal dans le monde, à ma connaissance, pour les lésions des os.

Barnes étant arrivé, je lui fus présenté et une voiture fut mise à ma disposition pour me rendre au "Soldiers home", situé à environ trois milles anglais de la ville et où un nouvel hôpital venait d'être construit. Je m'attendais à voir un hospice d'invalides comme tant d'autres, une caserne, entourée peut-être de quelques arbres. Aussi fus-je agréablement surpris de trouver un parc anglais avec des allées serpentantes, de petits lacs, des collines, des bosquets et divers bâtiments en marbre, d'un style qu'on pourrait appeler normand. Tout l'établissement est entretenu au moyen d'une contribution mensuelle de douze "cents" prélevés sur la solde de chaque soldat. Durant tout le temps de leur séjour au "Soldiers home", les invalides ne reçoivent aucune solde; un grand nombre préfèrent toucher leur pension et la manger en liberté, bien que ces braves troupiers ne puissent guère se trouver mieux ailleurs que dans ces superbes bâtiments si admirablement situés. Dans le parc même, sur une colline d'où la vue est semblable à celle qu'on a du Capitole, est situé le nouvel établissement, le "Barnes hospital", où je fus reçu avec la plus grande amabilité par le médecin en chef, le docteur Huntington. Il me fit tout voir, depuis les canaux souterrains jusqu'au grenier, et comme cet établissement paraît le plus propre à montrer où en est, en Amérique, la question de la construction des hôpitaux, on me permettra d'en donner ici une courte description.

Les anciens hôpitaux consistaient en un bâtiment renfermant plusieurs salles, grandes et petites, disposées de chaque côté d'un corridor occupant la longueur de l'édifice. La première amélioration apportée au système des corridors fut d'établir toutes les salles du même côté, de façon que le corridor longeât l'un des murs extérieurs. Plus tard, tout en conservant la même disposition on chercha à isoler les salles les unes des autres en les séparant par des chambres d'infirmières, de bain etc., comme c'est le cas dans le "Communehospital" de Copenhague, le plus grand établissement de ce genre de tout le Nord, ouvert en 1863. Cependant on n'arrivait pas par cette voie à une solution satisfaisante du problème; c'est pourquoi on a, dans ces derniers temps, entièrement abandonné le système des corridors pour en essayer un autre, celui dit des pavillons. Déjà vers 1850 on avait commencé, pour isoler les salles, à les bâtir, pour ainsi dire, en dehors de la maison, de manière qu'elles fussent entièrement libres sur trois faces, et c'est en développant cette idée et en rendant les salles de malades toujours plus indépendantes du reste du bâtiment, qu'on est arrivé au système des pavillons. Dans la "Städtisches Krankenhaus", à Berlin, le plus grand hôpital bâti dans ces derniers temps sur le continent, on a appliqué le principe dans toute sa rigueur, en faisant de chaque salle un bâtiment spécial. On peut donc définir le pavillon: une grande salle rectangulaire, entièrement isolée ou ne touchant au bâtiment central que par un de ses petits côtés, et pourvu de dépendances, consistant en chambres pour une ou plusieurs infirmières, petite cuisine, chambre à provisions, salle de bains, cabinet de toilette et latrines.

Je constatai avec une vive satisfaction que les pavillons de l'hôpital de Barnes étaient disposés absolument de la même manière que dans le projet pour un nouvel hôpital chirurgical à Helsingfors: quatre salles de douze

lits, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage, et reliées chacune par son petit côté à un bâtiment central contenant différentes salles pour le service et l'administration. L'idée était la même en principe et ne différait que dans quelques détails. Ainsi, au lieu d'un seul balcon sur le petit côté libre, ici on en a deux, un sur chacun des côtés longs; de plus, à chaque salle est attaché un fumoir et un salon de conversation; quelques autres détails encore révèlent un établissement richement doté. Une partie des dépendances de chaque salle étaient établies sur le petit côté libre du pavillon, tandis que dans le plan de notre hôpital je les ai toutes reléguées dans le bâtiment central et séparées des salles par un corridor. A Edimbourg et à Glasgow j'avais trouvé la même disposition qu'ici, de sorte que j'aurais certainement conçu des doutes sur ce point, si je n'avais pas vu que, dans le plan de l'hôpital d'Hopkins, ce qu'il y a de plus nouveau et de meilleur en ce genre en Amérique, on avait adopté notre disposition et pour la raison même qui m'avait déterminé, c'est-à-dire pour ne pas entraver le libre jeu de l'air et du soleil sur les murs du pavillon. Enfin, dans l'hôpital Barnes, avec l'absence de préjugés qui caractérise les Américains, on a établi les cuisines et les buanderies au troisième étage, et au quatrième les chambres à provisions. Je n'avais vu nulle part cet essai, et j'aurais bien voulu savoir si l'on en était satisfait, mais l'hôpital n'étant alors ouvert que depuis deux mois, M. Huntington ne crut pas pouvoir dire autre chose, si ce n'est que le service de la cuisine exigeait un personnel plus nombreux.

Ce qu'il y avait de plus intéressant dans ce bel établissement, c'était la ventilation, et c'est bien là en effet notre allié le plus puissant dans la lutte acharnée que nous soutenons contre l'"hospitalisme". On ventile un local selon deux systèmes principaux, en *aspirant* l'air vicié, que l'air pur vient peu à peu remplacer, et en *refoulant*

à l'intérieur l'air du dehors, qui chasse devant lui l'air vicié. Mais les deux systèmes peuvent se combiner, et c'est le cas dans l'hôpital Barnes. L'aspiration se produit au moyen de conduits de quatre pieds dans la grande largeur sur douze pouces dans la petite, qui passent par le milieu du pavillon, sous le plancher de l'étage inférieur, entre les deux étages et sur le plafond du second, avec des bouches dans le plancher et dans le plafond. Ces conduits débouchent dans deux cheminées, une à chaque aile du bâtiment. Les cheminées mesurent six pieds de côté et contiennent chacune un autre tuyau plus petit, qui livre passage à la fumée et au feu de deux calorifères à eau chaude qui chauffent la maison. Quand on allume ceux-ci, l'air s'échauffe dans la cheminée, s'élève, entraîne celui des conduits, qui, à leur tour, aspirent l'air vicié des chambres par le haut ou par le bas, selon qu'on ouvre les bouches pratiquées dans les planchers et dans les plafonds.

L'appareil à fouler est plus compliqué, en ce que l'air pénètre dans les pavillons par plusieurs endroits et peut être mis en mouvement par différentes forces motrices. Une petite tour, située au penchant de la colline, près de l'hôpital, contient une machine à vapeur et un soufflet, et communique avec le bâtiment principal par un conduit souterrain en maçonnerie. Sous l'hôpital, ce conduit se divise en plusieurs branches, qui viennent déboucher dans ce que j'appellerai de grandes armoires contenant un serpentín où circule de l'eau chaude. C'est là qu'arrive d'abord l'air chassé par le soufflet; il s'y échauffe et monte par des conduits dans les salles, où il pénètre par des ouvertures pratiquées dans les planchers et les plafonds. Si l'on veut éviter de chauffer la machine à vapeur, on laisse pénétrer dans les armoires, par une ouverture pratiquée dans leur fond, l'air extérieur, qui, s'échauffant au contact du serpentín, s'élève bientôt dans les tuyaux.

On comprend aisément que par différentes combinaisons de ces deux systèmes on produit dans la chambre un courant d'air ascendant ou descendant. Il serait trop long d'exposer ici les motifs qui plaident pour l'une ou pour l'autre de ces deux méthodes. Pour ma part, je préfère décidément le courant d'air descendant, l'autre étant très-coûteux par la grande perte de chaleur qu'il cause. Cependant j'attends le résultat des observations très-exactes qu'on fait ici du baromètre, du thermomètre et de l'anémomètre, observations que M. Billings a bien voulu me promettre de me communiquer. A propos de ventilation, j'ai vu mettre en pratique ici une idée ingénieuse qui m'avait déjà frappé dans la salle du nouvel opéra de Vienne, en 1871, et qui consiste à s'emparer des produits de la combustion des flammes de gaz et à les faire contribuer à la ventilation en les dirigeant au dehors par des tuyaux.

Dans ma première lettre je me suis abstenu de toute description des hôpitaux d'Edimbourg et de Glasgow; aussi me permettra-t-on bien d'entrer encore dans quelques particularités. Ces détails, du reste, ne paraîtront pas dépourvus d'intérêt, si l'on songe aux milliers de vies humaines que sauverait la découverte d'un moyen sûr de combattre l'infection d'hôpital. Dans l'hôpital de Barnes, de même que dans le nouvel hôpital St Thomas à Londres, toutes les parois intérieures sont revêtues de stuc, dont la surface dure et polie se lave, et ne retient ainsi aucune matière infectieuse; tous les escaliers sont en fonte, pour pouvoir plus facilement être tenus propres; les lits sont également en fer et le fond en est formé de minces spirales de fil de fer; les couvertures sont en laine de Californie de la plus belle qualité. Cet hôpital de 50 lits occupe 25 hommes de service et a coûté 150,000 dollars.

Voilà une journée bien remplie, par la chaleur tropicale qu'il faisait. Le soir encore j'allai voir la Maison

blanche, ainsi nommée, sans doute, à cause du fait rare d'une maison de grès peinte en blanc. Avec ses serres et son petit jardin, ce doit être un séjour agréable, bien qu'elle ne fasse pas grande figure à côté des palais dont elle est flanquée, le Trésor et le nouveau Ministère de la guerre et de la marine. Non loin de là se dresse le monument de Washington, obélisque destiné à atteindre six cents pieds et qui sera le monument le plus élevé du monde après la tour de Babel, à moins qu'avant son achèvement la glorieuse Union n'ait partagé le sort lamentable de la fameuse tour. Jusqu'ici, on est arrivé à cent soixante-quatorze pieds, depuis 1848 qu'on l'a commencé, et l'on garde précieusement, sans s'en servir, les pierres taillées que le Japon, la Chine, l'Égypte, la Suisse, la Grèce, une foule de pays, ont envoyées pour contribuer à l'entreprise.

Je passai presque toute la matinée du lendemain dans l'"army museum" et dans une partie du "surgeon general's office" située à l'étage au-dessous et qui renferme des archives très-remarquables en leur genre. Ce sont seize mille journaux d'hôpitaux contenant les noms de deux cent soixante-dix mille soldats morts à l'hôpital et de 210 mille l'ayant quitté comme invalides, pendant et après la guerre civile. Une vingtaine de jeunes hommes en bras de chemise étaient occupés à extraire de ces journaux des renseignements sur des blessés qui sollicitaient des pensions. Plusieurs de ces jeunes gens avaient des connaissances médicales; un certain nombre avaient pour langue maternelle le français ou l'allemand. Je revins à penser au catalogue-monstre, dont l'accomplissement ne paraissait plus si improbable avec un personnel pareil. J'avais peine à m'arracher de cet établissement, non seulement à cause de son importance scientifique, mais aussi parce qu'il me paraissait fournir l'exemple frappant de la liberté avec laquelle se développe l'individualité au milieu des éléments si plastiques de cette société du Nouveau monde. La rou-

tine la plus enracinée, celle d'une administration militaire, ne pourra rien contre l'énergie d'un Barnes, il saura faire prévaloir ses idées. Et ma pensée se reportait à un Français, au Dr Chenu, qui, voulant publier, en s'appuyant sur les données officielles, une histoire chirurgicale de la campagne d'Italie, de 1859, fut obligé de donner sa démission et de sacrifier sa carrière de médecin militaire au respect de la vérité scientifique; et combien d'autres au contraire qui ont sacrifié la science aux prétentions tyranniques du bureaucratisme! L'ordre tant vanté de notre vieille Europe vaut-il bien, me demandais-je, vaut-il vraiment un pareil sacrifice?

Cela m'amène à parler ici d'un autre établissement hospitalier qui relève, non du chirurgien-général, mais du secrétaire du Trésor, et qui caractérise bien, lui aussi, le génie américain, en même temps qu'il est une tentative intéressante de résoudre un problème délicat d'humanité. Dès 1798 le congrès s'occupa de procurer les soins médicaux aux matelots américains qui abordaient malades ou blessés dans quelque'un des ports de l'Union: les fonds nécessaires devaient être fournis par un prélèvement mensuel de quelques "cents" sur le salaire de chaque matelot; c'était donc, à un double point de vue, une vaste entreprise. Aussi les choses allèrent-elles assez mal pendant longtemps, bien que les sommes perçues fussent considérables et que le congrès, de son côté, en fournît d'aussi grandes. Mais on fit des bévues, on bâtit des hôpitaux dans des ports où il n'en était pas besoin: puis la fraude, ce cancer de l'administration américaine, contribua de son côté à compromettre l'institution. En 1870, le congrès entreprit de la réorganiser: la contribution mensuelle fut portée à 40 cents et on établit un chirurgien inspecteur (*supervising surgeon*) avec les attributions les plus larges: ses instructions sont fort simples, en effet, et lui enjoignent de "veiller, sous la direction du secrétaire de la Trésorerie,

à toutes les affaires qui se rattachent à son service". On eut le bonheur de trouver, dans la personne du Dr John M. Woodsworth, l'homme qu'il fallait pour remplir ces fonctions importantes et délicates. J'ai fait sa connaissance à Philadelphie et je l'estime une des plus nobles personnalités que j'aie rencontrées en Amérique. Avec un esprit ouvert au bien qu'il peut accomplir dans son emploi, il a l'énergie nécessaire pour faire réussir ses idées; peu de temps lui a suffi pour réveiller l'intérêt du public et pour organiser un service étendu et compliqué. On en jugera par le fait qu'en 1874 les Etats Unis comptaient une marine marchande de 20,072 navires avec 157,559 hommes d'équipage, et que des soins furent accordés aux matelots dans cent trente et un ports.

Voici en peu de mots quelle est cette organisation. Tout capitaine d'un navire américain qui aborde dans un port des Etats-Unis est tenu de fournir au directeur de la douane, sous le sceau du serment, tous les renseignements sur l'état et la composition de son équipage depuis la dernière fois que le navire a quitté un port de l'Union; il dépose ensuite le produit du prélèvement perçu sur les salaires entre les mains du même employé, qui expédie chaque mois les sommes ainsi recueillies au bureau de l'hôpital maritime. Les mêmes règles s'appliquent à la navigation intérieure, sauf pour les bateaux de pêcheurs et pour ceux qui naviguent sur les canaux, à moins que ceux-ci ne soient à voiles ou à vapeur. A l'étranger, ce sont les consuls qui perçoivent les contributions. On veille ainsi à ce que tout matelot engagé sur un navire américain acquitte sa quote-part. Le produit total fut, en 1874, de 346,000 dollars. Quant à la promesse que le gouvernement fait en échange au marin que partout où il abordera, dans les ports de mer, sur les lacs ou les innombrables fleuves, dans toute l'étendue du territoire de l'Union, il trouvera aide et secours dans la maladie, il est

évident que les difficultés sont énormes pour arriver à remplir des obligations aussi étendues. Dans ce but, l'Union a été divisée en neuf districts, entre lesquels les cent trente et un ports se répartissent assez inégalement. En 1874 12,600 malades ou blessés y furent soignés pendant un mois, en moyenne, par homme, ce qui faisait 400,000 journées d'hôpital à 1 dollar par jour, outre 1579 consultations. Il résulte des rapports pour cette même année que dans 41 ports aucun malade ne s'est présenté, mais cela ne diminue guère les difficultés, puisqu'il faut que les secours soient prêts à toute aventure.

Un matin, à New York, je visitai la salle de service de l'hôpital maritime, dans le bâtiment de la douane. Muni de la carte de visite de M. Woodsworth, et bien sûr que cette clef magique m'ouvrirait tout, je pénétrai dans le rez-de chaussée de l'immense édifice et n'eus pas de peine à trouver le local affecté aux l'institution hospitalière. Il se compose de deux grandes chambres et d'une petite. Dans la première, le long des murs, étaient rangées des armoires contenant des médicaments, des bandages, etc, tandis que sur des bancs au milieu du plancher étaient assis quelques matelots, l'un avec le bras en écharpe, un autre donnant des signes évidents de douleurs internes. Dans la seconde chambre siégeait un teneur de livres entouré de registres et de paperasses. Enfin on entrevoyait dans la troisième le médecin de l'établissement. L'homme aux paperasses ne répondit d'abord à mes salutations qu'en me tournant le dos avec une obstination à la fois et une dignité tout administratives. Mais aussi tôt que je l'eus galvanisé en lui mettant sous les yeux la carte de M. Woodsworth, une révolution s'opéra dans ses sentiments, et il s'empressa de m'annoncer à son chef. Je ne pus pas accepter l'invitation de celui-ci à visiter les six hôpitaux civils avec lesquels l'institution a pris des arrangements pour l'admission des marins malades, mais

il voulut bien m'exposer en détail comment les choses se passent. Un marin qui réclame les soins de l'institution doit se présenter à la douane, muni d'un certificat de son capitaine déclarant qu'il a acquitté sa contribution pour les deux mois précédents. Dans les grands ports, un bureau médical comme celui où je me trouvais est annexé à la douane, et c'est là qu'on adresse le malade pour y être examiné par le médecin de service. Si son cas peut être traité à la consultation, on lui délivre des remèdes sur place; autrement on lui remet un jeton d'admission dans l'hôpital de l'institution, si elle en a un, comme c'est généralement le cas dans les grandes villes, ou dans un des hôpitaux civils avec lesquels l'institution est en relations. Dans les endroits moins importants il ne se trouve pas à la douane de bureau médical; le malade alors est adressé directement à un médecin au service de l'institution, ou bien, à son défaut, dans les petits endroits, à un autre médecin, qui reçoit une rémunération pour le cas particulier et fait soigner le malade aux frais de l'institution. Dans les commencements on mettait le plus souvent ainsi les malades en pension; on évite maintenant autant que possible de le faire, car on a constaté qu'ils étaient souvent mal soignés. Un beau trait, c'est que les marins étrangers sont admis aux mêmes avantages en payant 75 "cents" par jour seulement.

Pendant qu'il me parlait, je remarquais dans le médecin de New-York comme un reflet de l'esprit qui anime le chef de cette charitable institution, de cet ardent désir d'améliorer le sort, non seulement du marin malade à terre, mais à bord et bien portant. Les comptes-rendus annuels de M. Woodsworth trahissent tous cette préoccupation. Ils contiennent entre autres, sur des sujets touchant à l'hygiène des marins, des articles écrits par des chirurgiens attachés à l'institution et dont M. Woodsworth leur fournit le plan. Un grand nombre de ces ar-

ticles sont peu importants au point de vue scientifique, mais ils ont une grande valeur en ce qu'ils excitent l'intérêt de leurs auteurs pour l'entreprise, et c'est là surtout, sans doute, le but que se propose M. Woodsworth: moyen pratique et bien américain de réveiller une administration somnolente.

Mais me voilà bien loin de Washington, et je n'ai pas encore parlé d'un établissement trop remarquable pour tant pour être passé sous silence. Près du "army and navy museum" s'élève un grand édifice en grès qu'un Européen prendrait pour le musée national ou pour quelque autre temple des arts. Et il ne se tromperait pas de beaucoup: le „patent Office" n'est-il pas, à un certain point de vue, le musée national de l'Union? En attendant que les Américains aient produit et exposé davantage et mieux qu'ils n'ont fait jusqu'ici dans le domaine des beaux-arts, ils peuvent montrer avec fierté à l'étranger une collection de plus de cent mille modèles de tous les objets auxquels il a été accordé un brevet d'invention aux Etats-Unis depuis 1836. Je ne connais qu'une autre collection de ce genre, celle de Londres, reléguée dans un coin inaperçu du South Kensington museum. Ici, au contraire, c'est sous les voûtes de monumentales galeries, dans des armoires d'acajou vitrées, que sont exposés les témoins muets de toute l'intelligence, de tout le travail, de toute l'étude qu'il faut pour inventer et perfectionner sans cesse les mille objets qui nous entourent dans la vie journalière. On voit la pensée inventrice prendre corps à différents degrés de développement, et on compte quelquefois des centaines de ces degrés avant que les objets les plus humbles, un corset, un cerceau de crinoline, un clou, un couteau, aient atteint à une perfection relative. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans la collection que de la quincaillerie: on y voit de tout, dans toutes les grandeurs et sous toutes les formes, depuis une épingle, jusqu'à une batterie

cuirassée. Que serait-ce si, au lieu d'une période de quarante ans dans un seul pays, on avait sous les yeux des échantillons de l'industrie de tous les pays et de tous les temps depuis Tubalcaïn? Quel coup-d'oeil curieux sur les transformations des besoins de la vie, sur le travail de l'esprit humain! Mais même telle qu'est maintenant cette collection, on raconte que chaque année plusieurs personnes sont frappées d'aliénation mentale pour s'être trop absorbées à la contempler; aussi méfions-nous et ne nous aventurons pas trop dans des considérations de ce genre, d'autant plus que nous sommes en pleine canicule!

Mais mon séjour à Washington est fini et je roule de nouveau vers le nord. A Baltimore, renommé pour ses monuments et la beauté de ses femmes, je ne m'arrête que juste le temps de grimper au sommet du monument de Washington et de jeter de là un coup d'oeil d'ensemble sur la ville et sur quelques-uns des dits monuments. Quant aux Baltimoriennes, sans mettre le moins du monde en doute leur beauté, je ne pus que constater, à mon grand regret, qu'elle n'est pas assez frappante pour faire une impression bien profonde, vue de cette hauteur.

Philadelphie.

A la fin de ma dernière lettre, j'étais, si je m'en souviens bien, juché sur le sommet du monument de Washington, à Baltimore. Eh bien, j'en descendis, et, le soir, je partis pour Philadelphie. Voulant éviter d'être écorché par les hôteliers, j'avais retenu d'avance une chambre chez un professeur de langues allemand. Le logis était bien modeste et écarté, mais l'amabilité des gens de la maison compensait tous les inconvénients. Mon hôte s'était donné pour savoir un peu de suédois et cela faisait tout à-fait

mon affaire, car j'avais besoin d'un traducteur pour les mémoires que je devais lire au congrès; en effet, je n'avais pas pu m'occuper de cette traduction avant mon départ, tout mon temps ayant été pris par mes devoirs de membre du conseil municipal et d'hôte lors de la visite que fit à Helsingfors Sa Majesté l'Empereur de Russie. Mais, en fin de compte, il se trouva que les connaissances du brave professeur en fait de suédois se bornaient à ce qu'il avait un parent en Suède, et qu'il croyait pouvoir affirmer que lui, du moins, savait parfaitement la langue du pays! Force me fut bien alors de me mettre moi-même à la besogne; j'y employai les quatre jours qui restaient avant l'ouverture du congrès. Je n'ai rien à dire, par conséquent, de ces quatre jours, si ce n'est qu'il faisait une chaleur effroyable, qu'on sentait partout la peinture et l'asphalte échauffés, et que le seul moment de la journée où j'eusse quelque plaisir à me mouvoir, c'était le matin dans ma baignoire. Voici cependant quelques renseignements sur la ville.

Philadelphie est située à environ cent milles anglais de la mer, sur une presqu'île qui sépare le Delaware de son affluent le Schuylkill. William Penn savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il établit là ses quakers, en 1682, car s'ils s'y voyaient exposés aux rayons brûlants du soleil d'été, ils y trouvaient en revanche un bon terrain à bâtir, qui permit à la ville de s'étendre sans grandes dépenses. D'un côté le Delaware, large et profond comme un golfe de l'océan, de l'autre des montagnes où le coup-d'oeil pratique d'un homme comme Penn devait deviner les richesses inépuisables en fer et en charbon qu'elles renferment. En même temps que l'acte d'achat, il conclut avec les Indiens un traité de paix éternelle; et jamais, dit-on, convention n'a été plus fidèlement observée: les Indiens n'ont jamais versé une goutte de sang quaker. Rien de semblable ici aux guerres d'Indiens qui ont marqué l'établissement de Boston et de New-York. L'on sait que, cinq ans avant

Penn, des colons suédois avaient remonté le Delaware et bâti ici même un blockhouse; et je m'y sentais tout-à-fait chez moi en pensant que nous autres Finnois, nous étions aussi de la partie. La goutte de sang lourd que nous avons laissée ici serait-elle peut-être pour quelque chose dans le développement si tranquille, si paisible de Philadelphie? Voilà une question que j'abandonne à l'historiographie homéopathique. En attendant, je regrette que la ville ne soit pas tout entière notre oeuvre: nos navires au long-cours auraient ici une riche alliée.

Quoi qu'il en soit, Philadelphie a grandi paisiblement sous la direction patriarcale de Penn et de ses successeurs; c'est maintenant une ville de 817,448 habitants, la plus industrielle de l'Union. Je renonce à donner une idée du tapage de ses 8,500 fabriques, qui, avec les forces réunies de 60,000 chevaux, de 100,000 hommes et de 40,000 femmes, lui font comme une ceinture de bruit et de feu. Mais Philadelphie n'est pas seulement la première ville industrielle du pays, elle dispute encore la palme à Boston comme centre intellectuel. C'est ici que fut proclamée l'indépendance, et Philadelphie demeura jusqu'à la fin du siècle la capitale du pays: ces souvenirs, et aussi l'activité scientifique et artistique qui l'a toujours distinguée, l'intitulaient à recevoir l'exposition par laquelle les Etats-Unis voulaient fêter le centenaire de leur liberté. Dès le milieu du siècle dernier, il s'était formé ici, sous l'influence de Franklin, de Penn, de Logan et de quelques autres, une société éclairée, qui aimait et cultivait les sciences et les arts. En 1731 Franklin fonda la "Philadelphia Library", qui compte maintenant cent mille volumes environ, et est ouverte à tous, tous les jours de 10 heures du matin au coucher du soleil. Au moyen d'un million et demi de dollars légués par un certain Dr Rusch, on a élevé un palais pour y loger la bibliothèque, sous certaines conditions. Si ces conditions

ne sont pas remplies, la volonté du testateur est qu'on y établisse une bibliothèque indépendante, sous le nom de Ridgeway-Library. Dans le voisinage nous trouvons encore une bibliothèque, de trente mille volumes, appartenant à l'„American philosophical Society", fondée, elle aussi, par Franklin. La „Historical Society" possède, outre une bibliothèque de vingt mille volumes, une curieuse collection de portraits, au nombre desquels je trouvai celui d'un Suédois, le révérend I. Acrelius, "provost of the swedish church". Entre autres documents intéressants que l'on trouve dans cette dernière bibliothèque, il faut citer la lettre par laquelle la reine Christine cédait à Penn la propriété du territoire. Qu'on ajoute à cette énumération la "Bibliothèque commerciale, la Bibliothèque des apprentis, la Bibliothèque allemande" et d'autres encore, et l'on verra que les livres sont en honneur à Philadelphie.

Après les bibliothèques, ce qui donne le mieux la mesure du développement intellectuel atteint par un groupe quelconque de la société américaine, c'est le nombre des écoles; or, sous ce rapport, Philadelphie paraît richement dotée. On en trouve ici de toute espèce, supérieures et élémentaires, pour les aveugles et pour les voyants, pour les entendants et pour les sourds, pour les parlants et pour les muets, pour les blancs et pour les noirs, pour les hommes, pour les femmes et pour les enfants. La seule énumération en serait fatigante; du reste, le congrès m'ayant pris beaucoup de temps, je fus loin de pouvoir les visiter toutes. Je n'en citerai que deux ou trois qui m'ont particulièrement intéressé, soit parce qu'elles touchaient à la médecine, soit par quelque trait caractéristique et bien américain.

Parmi ces dernières, le "Girard's college" est digne d'une mention. Dès l'entrée de l'imposant édifice, l'étranger est accueilli par la question: "êtes-vous prêtre?" Si oui, il est poliment mis à la porte. Voici pourquoi. Etienne

Girard, ex-matelot français, ayant établi un commerce à Philadelphie, y amassa une fortune de sept millions de dollars, outre de grandes propriétés foncières. Il mourut en 1831, à l'âge de quatre-vingt-un ans, léguant à l'Etat, à la ville et à diverses institutions charitables la plus grande partie de sa fortune: le reste, deux millions de dollars et les bien-fonds, devaient servir à fonder un établissement d'éducation pour garçons blancs, pauvres et orphelins de père. Admis dans l'institut à l'âge de six ans au moins, de dix ans au plus, ils devaient y être entretenus, et instruits depuis l'a b c jusqu'aux études supérieures. En même temps le testateur posait pour condition qu'aucun ecclésiastique ne mettrait le pied dans l'établissement sous aucun prétexte, et sa volonté a été rigoureusement respectée jusqu'ici, même à l'égard des étrangers. Le bâtiment principal, en marbre blanc, figure un temple corinthien, et passe pour le plus vaste monument de ce style. A l'une des entrées, l'on voit la statue du bonhomme Girard: les mains croisées sur l'estomac, il a une bonne tête de bourgeois. L'établissement compte actuellement cinq cents élèves et vingt maîtres.

Vis-à-vis du collège Girard, de l'autre côté de l'avenue, s'élève un bâtiment en briques à trois étages, tout neuf, mais d'apparence assez modeste. Ce bâtiment appartient à une institution probablement unique au monde et qui mérite, à ce titre, toute l'attention de l'étranger. C'est une école de médecine dont tous les élèves et la majorité des professeurs sont des femmes. Le "Medical female college" a dû avoir à lutter contre de grandes difficultés dans les commencements, car, bien qu'existant depuis plus d'un quart de siècle, ce n'est que tout récemment qu'il a pu se bâtir une maison. L'intérieur, plus encore que l'extérieur, témoigne d'une économie forcée, bien rare en Amérique. Ce qui est nécessaire pour l'enseignement s'y trouve, propre, élégant même, mais les salles donnent l'impression

de ces appartements tout neufs, où on n'a pu encore emménager que l'indispensable, des tables et des chaises, tandis que les murailles restent nues. Mais d'un autre côté le visiteur est agréablement frappé de la bonne ordonnance des auditoires, des laboratoires, des salles de dissection, etc., et s'il a le bonheur d'avoir pour cicerone miss Mary Allen, docteur en médecine, "répétiteur de chimie", il sera certainement charmé de l'intérêt vif et sérieux qu'elle montre pour sa vocation. Comme je m'étonnais de l'absence de bien des objets utiles, elle me dit très-franchement qu'ils n'avaient pas eu le moyen de se les procurer, mais qu'ils espéraient combler les lacunes peu à peu, d'année en année.

L'établissement est sous la direction d'un conseil de seize membres, dont un président et un secrétaire; ces "corporators" correspondent sans doute aux "trustees" placés à la tête de toute institution en Amérique. Le personnel enseignant se compose de dix professeurs et cinq répétiteurs; à l'époque de ma visite, neuf d'entre eux étaient des femmes. Le doyen, élu par ses confrères, était alors M^{me} Rachel Bodley, professeur de chimie et de toxicologie. Le mode d'enseignement est celui généralement usité en Amérique: des conférences pour toute une classe et des leçons particulières données aux élèves par groupes ou isolément. Si j'ai bien compris mon jeune cicerone, cette dernière portion de l'enseignement échoit aux répétiteurs, ou "Quitsteachers", maîtres-questionneurs, comme on les appelle là-bas en argot d'écolier. Le cours est de trois ans et chaque année est divisée en deux semestres: le premier, de dix semaines à partir du 1^{er} octobre, est consacré à l'enseignement théorique; pendant le second, l'enseignement est plutôt pratique et dure également 10 semaines, à partir du 1^{er} mars. Toutes les cliniques se font au "Womans' hospital", dépendant de l'établissement et qui n'admet que des femmes. Le prix du

cours complet est de 265 dollars une fois payés, mais les femmes qui se destinent aux missions ont droit à une réduction considérable. A l'hôpital est attaché un établissement d'instruction pour les gardes-malades; celles qui suivent un cours complet reçoivent un certificat, ou sont, comme elles disent, graduées.

Jusqu'ici il n'était pas nécessaire, pour être admise à l'école de médecine, de faire preuve d'un degré déterminé d'instruction élémentaire; mais dorénavant on exigera un examen d'entrée dans tout ce qui constitue "a fair english education" (une bonne moyenne d'éducation anglaise), ou bien un certificat d'études dans une école normale ou quelque autre école supérieure. Les élèves qui, pendant la durée du cours, ne font pas les progrès désirables, sont exclues de l'établissement. Voici maintenant ce qu'on exige pour le grade de docteur:

1:0. Le candidat doit être âgé de 21 ans au moins et posséder une instruction littéraire passable.

2:0. Le candidat doit avoir fait pendant trois ans des études de médecine; sur ces trois ans il doit en avoir passé deux au moins comme élève d'un bon médecin praticien ou du "Womans college".

3:0. Le candidat doit avoir suivi deux cours sur les matières suivantes: chimie et toxicologie, anatomie, matière médicale et thérapeutique générale, physiologie et hygiène, médecine, chirurgie, accouchement, maladies des femmes et des enfants. Il doit en outre justifier de connaissances en anatomie pratique, le mettant à même de disséquer toutes les parties du corps.

Le candidat qui a rempli toutes ces conditions, soutenu une thèse de sa composition et acquitté une finance de 30 dollars, est ensuite solennellement promu. Je n'ai pas assisté à une de ces promotions, mais on se représente fort bien la cérémonie en lisant le programme de la dernière fête. Voici ce programme in extenso:

PROGRAMME.

Première partie.

11 h. 30 du matin.

Choix de morceaux exécutés par l'orchestre Germania sous la direction de M. G. Bastert.

- Musique. Valse „Honneur aux dames„ Strauss
 „ Airs de la Somnambule Bellini
 „ Ouverture de „Le Chevalier de Breton„ . . . Hermann

Deuxième partie.

Midi.

Entrée des „Corporators“, de la Faculté et des élèves.

- Musique. Marche de Faust Kameke

Prière.

par le Rév. Jam. K. Danforth

- Musique. Heimveh Jungmann

Remise des diplômes

par Mr. T. Morris Perrot, président du conseil des Corporators

- Musique. Doctrinen Waltz Strauss

Discours aux nouveaux gradués
 (valedictory address)

par M^{me}. Emmeline H. Cleveland, M. D., professeur.

- Musique. Airs de Lucretia Borgia Donizetti

Bénédiction.

Distribution de bouquets.

- Musique. Plaisirs de l'hiver Ba-tert

Voilà un programme propre à inspirer des réflexions de toute nature. Je me contenterai de faire observer le rôle important qu'y joue la valse. Ces diplômes de docteur délivrés au son des mélodies de Strauss, n'est-ce pas un symbole des études de médecine telles qu'on les comprend ici: un tour de valse, et c'est fait! Nous autres gens du nord, en effet, avec nos idées sérieuses sur les connaissances générales, la science et l'habileté pratique qu'on doit

posséder pour aspirer au grade de licencié en médecine, nous avons peine à nous représenter qu'une personne qui, sans études-préparatoires, a suivi des cours et des cliniques pendant deux ans seulement, soit en état de prendre sur elle la responsabilité de la santé et de la vie de ses semblables. Mais avant de nous prononcer sur les médecins féminins il nous faut apprendre à connaître la manière d'étudier des hommes et voir si leur promotion, à eux, ne se ferait pas par hasard entre deux airs de galop. J'espère ne pas abuser de la bienveillance du lecteur en donnant un rapide aperçu de l'histoire de la médecine à Philadelphie, surtout pour ce qui concerne l'université de Pensylvanie. En observant la marche très-particulière du développement et le degré qu'il a atteint dans cette capitale de l'intelligence, nous pourrons en conclure l'état des choses sur les autres points du nouveau monde.

En Amérique, il n'est pas besoin de remonter de bien des siècles dans le passé pour trouver le commencement de l'histoire, et pourtant nous y sommes témoins du même fait que dans les temps obscurs qui précèdent Hippocrate ou chez les nations tout-à-fait sauvages, c'est-à-dire que les prêtres furent les premiers médecins. Cela vient de ce que les pasteurs des sectes qui, chassées d'Angleterre, formèrent la grande majorité des premiers colons, exerçaient, à côté de leur ministère, une profession, généralement la médecine, qui devenait leur gagne-pain dans les années de disette et de persécution. Le plus souvent un prêtre était à la tête des groupes d'émigrants; arrivée en Amérique, la société nouvelle s'organisait de manière que le pasteur en était en même temps le médecin. C'est à cette époque que remonte l'histoire d'un pasteur qu'on vient chercher au beau milieu de son sermon pour voir une jeune fille nègre malade; sans se troubler, il écrit sur la couverture d'un livre de prières: "saignez la péronnelle, puis attendez que je vienne!" — et reprend son texte où il

en était resté. Du reste dans bien des cas le soin de la santé du corps et de celle de l'âme vont le mieux du monde ensemble. C'est en grande partie à ses prêtres que l'Amérique doit d'avoir connu de bonne heure les bienfaits de l'inoculation. Plusieurs de ses grands théologiens ont laissé des ouvrages de médecine d'un réel mérite.

Cependant à mesure que les nouvelles colonies s'étendaient le besoin de médecins spéciaux se faisait sentir; on se pourvut d'abord en Angleterre. Dans la troupe plus considérable et mieux organisée d'émigrants qu'amena William Penn, se trouvait un certain Th. Wynne, qui avait pratiqué à Londres et qui fut sans doute le premier vrai médecin dans ces contrées. Après lui, on en connaît plusieurs venus d'Europe, et pourtant les ressources devaient être encore bien modestes, surtout pour la chirurgie, à en juger par la relation singulière de la première amputation régulière, faite à Philadelphie en 1699. Dans une fête solennelle, que la jeune colonie célébrait avec des salves d'artillerie, un jeune homme fut blessé si grièvement qu'il fallut lui couper le bras. L'amputation fut faite par un chirurgien en présence de médecins et de plusieurs autres personnes "habiles". Or il arriva pendant l'opération qu'un vase d'alcool prit feu et que, le tablier du chirurgien ayant aussi commencé à brûler, celui-ci se précipita dans la rue où on parvint à l'éteindre, mais dit le récit, "il eut si vite fait que le patient n'eut pas le temps de perdre tout son sang, bien que l'opérateur l'eût laissé avec tous les vaisseaux ouverts."

Ces médecins européens prirent à leur service de jeunes Américains en qualité d'apprentis. Cela nous reporte au temps des corporations, et la position des jeunes adeptes était bien en effet celle que l'on entend encore quelquefois chez nous décrire aux vieux maîtres d'état quand ils parlent de leur temps d'apprentissage. L'apprenti-médecin devait se lever de bonne heure pour faire le feu,

balayer, mettre en ordre les médecines pour la ronde journalière du maître, puis le suivre en portant les médicaments, s'acquitter enfin de mille petits offices de ce genre. Avec les connaissances médicales qu'il avait acquises ainsi, il s'établissait pour son compte, on bien allait étudier en Europe, car il n'y avait encore aucune école de médecine en Amérique. Dans ce dernier cas, c'était en général Edimbourg ou Londres qu'il choisissait, quelquefois aussi Paris et Leyde. Parmi ceux qui allèrent ainsi demander l'instruction à l'ancien monde se trouvèrent deux jeunes hommes richement doués, William Shippen et John Morgan; ils revinrent ensuite en Amérique animés du désir de doter leur pays de quelque moyen d'instruction médicale, et de combler ainsi une lacune regrettable.

Leurs plans, cependant, n'auraient guère eu de chances de succès, sans deux institutions qui venaient d'être fondées à Philadelphie. L'une était le "College of Philadelphia", établi en 1749, et qui, après la guerre de l'indépendance, devenait l'Université de Pensylvanie; l'autre, fondée deux ans plus tard, était le "Pensylvania Hospital", le premier hôpital public qu'ait possédé la ville. Ces deux établissements avaient été organisés d'après les plans d'un homme dont le nom est revenu déjà souvent sous ma plume, de ce pauvre garçon d'imprimerie dont la grande âme se retrouve à l'origine de la plupart des progrès accomplis par l'Amérique dans la voie de la science et de la civilisation, — de Benjamin Franklin. Toutefois, quant à ce qui concerne l'hôpital, il partage cet honneur avec l'un des médecins les plus distingués de la ville, Th. Bond. Ici se place une circonstance, insignifiante en elle-même, mais dont les résultats durent encore. Tandis que Bond parcourait le pays pour recueillir des fonds pour la construction de l'hôpital, les esprits mesquins et malveillants, de leur côté, ne restaient pas inactifs; on prétendait que ces fonds serviraient surtout à payer les médecins. Bond

alors et deux autres médecins entreprirent de faire gratuitement le service de l'hôpital pendant trois ans; ce terme fut prolongé plusieurs fois, et ce qui n'avait été d'abord que provisoire finit par devenir la règle, non seulement dans cet hôpital, mais dans les autres grand hôpitaux établis sur le même modèle; je montrerai ailleurs qu'il en est résulté pour les médecins une tout autre position qu'en Europe vis-à-vis des hôpitaux.

Ainsi, à leur retour au pays, Shippen et Morgan pouvaient compter sur ces deux établissements pour aider à la réalisation de leurs projets. Un médecin de Londres, Fothergill, venait de faire don à l'hôpital d'une série complète de planches anatomiques, dessinées "ad hoc". Ces planches furent considérées comme quelque chose de si extraordinaire que le public fut admis à les voir à certaines heures et en payant; les premières fonctions de Shippen consistèrent à en faire l'explication aux visiteurs. Plus tard il commença un cours particulier d'anatomie et, en 1765, il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie au "College", quelques mois après que son ami Morgan y avait obtenu la chaire de médecine. Bond commençait en même temps à faire des cliniques à l'hôpital. Trois ans plus tard, on créa une chaire de botanique pour A. Kuhn, qui avait étudié à Upsale sous Linné, et au bout d'un an encore, une chaire de chimie pour B. Rush; on était ainsi arrivé à avoir une petite école de médecine. L'exemple fut suivi par d'autres grandes villes de l'Union avec la promptitude de décision qui caractérise les Américains: trois ans après en 1768, New-York fondait une école semblable, qui mit bien peu de temps à se constituer: en effet, une polémique engagée il y a quelques années sur la question de savoir quelle école avait le premier créé des docteurs, a prouvé que, dans celle de New-York, la première promotion avait eu lieu deux ans seulement après la fondation.

Pendant un siècle la faculté de Philadelphie ne subit aucune modification, si l'on excepte la création d'une chaire de chirurgie et d'une d'accouchement, de maladies des femmes et des enfants, lesquelles furent séparées de la chaire d'anatomie, la première en 1805, l'autre en 1810. Ce n'est qu'en 1865 que fut créée une faculté auxiliaire comprenant cinq chaires, savoir: une de zoologie et d'anatomie comparée, une de botanique, une de minéralogie et de géologie, une d'hygiène et une de médecine légale et de toxicologie; il est pourvu à ces chaires d'année en année. Dans cette faculté, le semestre d'études commence en octobre et finit dans les premiers jours de mars; mais dans l'intervalle d'un semestre à l'autre on fait à l'usage des élèves des conférences sur des matières qui "ou bien forment la base de la science médicale, ou bien servent à éclairer telle ou telle des branches de cette science". Les élèves qui ont suivi deux cours semblables (le cours comprend au moins 34 conférences) et qui subissent ensuite un examen satisfaisant, reçoivent le grade de docteur en philosophie Ph. D. Mais on n'en exige pas même autant pour le grade de docteur en médecine M. D. et cette somme si minime de connaissances n'est pas indispensable pour l'obtenir. Je crois devoir affirmer ici que je tiens ces renseignements des sources les plus sûres et que, si étonnants que cela puisse paraître, ce sont là des faits absolument exacts.

Ce qu'on demandait à un docteur en médecine en 1789 est encore, à de légères modifications près, ce qu'on exige aujourd'hui. Le candidat doit avoir 21 ans accomplis, avoir fait trois années d'études de médecine et passé deux de ces années comme élève auprès d'un bon médecin praticien; il doit encore avoir suivi à l'université deux cours de conférences sur la médecine pratique et théorique, la matière médicale et la pharmaceutique, la chimie, la chirurgie, l'accouchement, les maladies des femmes et des en-

fants; il doit enfin avoir subi des examens sur ces matières. Ces examens peuvent se répartir sur deux années, les premiers devant porter alors sur l'anatomie, la matière médicale et la chimie.

On voit que ce programme est entièrement pareil à celui des études pour les femmes; encore exige-t-on davantage de celles-ci, puisqu'elles doivent justifier d'études préparatoires, innovation qu'on n'a osé introduire que cette année, et seulement dans la plus importante école supérieure du pays l'Université Harvard à Boston. Dans ce dernier établissement, en effet, depuis le mois de septembre prochain, quiconque voudra entreprendre des études de médecine devra subir un examen d'entrée comportant une version latine facile ou une traduction du français ou de l'allemand, et la connaissance du cours élémentaire de médecine de Balfour Stewart. L'examen aura lieu par écrit afin que l'on puisse juger l'orthographe des candidats et leurs connaissances grammaticales. Voilà, comme l'on voit, des exigences bien modérées, et pourtant chacun prédit que le nombre des élèves qui se présentent à l'université Harvard va diminuer sensiblement.

Il ressort de tout cela que l'éducation médicale en Amérique se ressent encore de l'état de choses qui régnait dans les premières colonies. Les études universitaires ne sont toujours qu'une sorte de complément des connaissances pratiques que l'apprenti acquiert chez son maître. C'est là qu'il apprend la routine du métier; puis il passe deux semestres à l'école pour en acquérir tant bien que mal la théorie. On ne peut donc, à proprement parler, établir aucune comparaison avec l'éducation médicale dans le nord scandinave: ce sont deux choses d'espèces toutes différentes. Chez nous on demande au candidat d'être un homme cultivé, versé dans les sciences naturelles, à la hauteur des connaissances médicales du temps, et non seulement au courant de toutes les méthodes de

recherche, mais encore en état de continuer par lui-même ces recherches et de faire progresser la science. En Amérique, rien de pareil. L'étudiant en médecine américain pourrait se comparer plutôt avec l'élève pharmacien tel qu'il est en Suède et tel qu'il devrait être chez nous, en Finlande: il fait son apprentissage chez un pharmacien qui lui enseigne le métier et les premiers principes, puis il complète en deux ans son instruction dans une école de pharmacie. C'est le même principe, les sciences seules différent. Ainsi donc le niveau des études médicales en Amérique est au-dessous de ce qu'il est chez nous; et ce qui confirme ce fait d'une façon assez singulière, c'est qu'on a dû instituer à Harvard des cours spéciaux pour les docteurs en médecine, afin de leur épargner le voyage d'Europe. Ces cours, qui repassent en revue toutes les branches de la médecine, se distinguent des autres, soit en ce que les études sont plus approfondies, soit en ce qu'on y enseigne les nouvelles méthodes scientifiques et en ce qu'on y fournit aux élèves les moyens de faire des recherches par eux-mêmes.

Venons-en maintenant au congrès, où le lecteur s'attend peut-être à pouvoir juger dans son ensemble ce corps médical américain dont je viens d'indiquer les éléments constitutifs. Mais un pareil compte-rendu serait un travail d'Hercule: nous n'étions pas moins de 580, lorsqu'un lundi matin nous nous assemblâmes dans une salle de l'Université de Pensylvanie pour y commencer nos travaux. Ces travaux furent ici, comme partout en pareille occasion, de deux genres distincts: ceux du jour et ceux du soir, la science et les festins; et ce n'est ici le lieu de parler ni des uns ni des autres. Ce congrès ne pouvait pas fournir une riche moisson scientifique: mais il offrait l'occasion de nouer des relations et d'échanger des idées dans des entretiens particuliers; c'est en cela surtout que consiste les avantages que j'en ai retirés. Plusieurs mé-

moires lus en séance étaient très-intéressants, et témoignaient d'un travail sérieux, mais les discussions n'ont rien apporté de bien nouveau. Ce qui m'a le plus surpris, c'est la facilité avec laquelle s'expriment les Américains. Ils n'ont pas cet heureux choix de mots, ces périodes élégantes qui distinguent les orateurs français, mais leur langage précis faisait clairement ressortir la pensée et leur diction n'était point monotone comme celle des Anglais. Cette facilité ne tient pas seulement à leur éducation à l'école, mais surtout à l'habitude de parler en public qu'ils acquièrent dans la vie politique: pas une réunion, pas un banquet où les discours ne jouent le rôle principal. Un autre fait qui m'a frappé, c'est le manque d'égards avec lequel ils semblaient admettre comme un va sans dire que tous ceux qui assistaient au congrès devaient savoir l'anglais. On est si habitué en Amérique à voir les étrangers s'incliner sans protester devant la nationalité dominante qu'il n'est pas même venu à l'idée du comité d'organisation qu'on pût se servir d'une autre langue que l'anglais dans ce congrès international. Je dois avouer que je fus choqué de ce manque de courtoisie et que je souhaitais du fond du coeur que quelqu'un de nos "fennomanes" se fût trouvé là pour leur apprendre comment on se conduit en pareille occasion.

Je m'étais figuré que, selon la coutume des congrès européens, on aurait organisé quelque excursion dans les pittoresques environs de Philadelphie. Au lieu de cela, on avait arrangé un ou deux soupers par soirée, et, si l'on y ajoute des invitations à dîner chez des particuliers, on conviendra que le travail du soir était bien le plus rude. Dans ces soupers d'hommes, la dame de la maison ne paraissait pas, mais on y trouvait pourtant l'occasion de jeter un coup d'oeil dans les „home" américains, car on pouvait errer librement dans tout l'appartement, depuis les chambres, généralement tendues de rose, des jeunes dames

jusqu'au "parlour" situé à l'étage inférieur. On n'y voit pas beaucoup d'objets d'art, mais la décoration et l'ameublement des appartements est très riche et de bon goût; et surtout on trouve partout répandu cet air de confort et de chez-soi, auquel nous autres gens du nord nous attachons tant de prix.

Si je ne fis pas d'excursion comme membre du congrès, mon désir fut réalisé d'une autre manière. Monsieur R. Smith, président d'une société d'assurance, est un des hommes les plus aimables que j'aie jamais rencontrés. Ce bon vieillard de 87 ans chérissait le souvenir du bon accueil qu'il avait rencontré à Gothembourg lorsqu'il y était consul des Etats-Unis, dans les premières années de ce siècle. Depuis lors il s'était toujours montré plein de bienveillance envers quiconque parlait suédois. Un jour que le programme du congrès n'offrait rien de particulièrement attrayant, j'acceptai avec joie l'invitation de l'accompagner à sa maison de campagne et je pris place avec lui dans le wagon. L'excellent vieillard avait au bras un petit panier qui, disait-il, lui avait tenu fidèle compagnie depuis un demi-siècle dans toute ses courses à la ville. Sa villa était à deux heures environ de Philadelphie. Le paysage se composait de hautes collines boisées ou cultivées, séparées par des vallées profondes que le chemin de fer traversait sur de hardis viaducs. Au fond des vallées serpentaient des rivières bordées de fabriques; ici et là on apercevait un petit village. Au penchant d'une colline couronnée de bois et dont un ruisseau arrosait le pied, nous vîmes une villa ou plutôt une ferme en miniature, où rien ne manquait mais où tout était en petit. C'était la maison de campagne du vieillard. Aussitôt arrivés nous visitâmes tout en détail. D'abord le jardin où les pommes gisaient à terre sans que personne parût s'en soucier; puis la basse-cour dont les habitants se bousculaient autour de leur maître en lui prodiguant les marques les

moins équivoques et les plus bruyantes de leurs sentiments. Nous visitâmes aussi l'écurie, où son vieux et fidèle serviteur paraissait mener une vie vouée aux paisibles méditations; ce fut ensuite le tour de la laiterie, où une fille faisait le beurre et régalaît de lait aigre une troupe vêtue de soies et grognant de plaisir. Et quand je lui dis que j'étais d'un pays où non seulement on considérait le lait caillé comme mangeable, mais encore où on le faisait cailler exprès quand on voulait se régaler, elle crut tout bonnement que je me moquais d'elle. Nous parcourûmes ensuite le petit champ de maïs, qui paraît être ici la culture de prédilection; enfin nous vîmes tout, jusqu'aux offices, à la cuisine, aux chambres de domestiques de sorte que je puis me vanter de savoir par le détail ce qu'est à la campagne, aux Etats-Unis, un ménage bien monté. Ce qui donnait un caractère touchant à cette vie champêtre, c'étaient les relations simples, patriarcales, entre le maître et ses serviteurs. J'avais déjà le pied dans la voiture qui devait me ramener à la station, lorsque la laitière accourut pour nous annoncer que son beurre était fait et réussi: il fallut bien la suivre et s'extasier devant son oeuvre. Je quittai l'hospitalière demeure, l'âme pleine de douces impressions. On souhaiterait pour ses vieux jours une retraite semblable; il ferait bon y passer le soir de la vie au milieu d'occupations tranquilles, dans le calme et la paix de la nature; il semble qu'on s'y endormirait du sommeil éternel aussi tranquillement que le soleil, à ce moment même, s'abaissait sous l'horizon, allongeant les ombres de la forêt, tandis que ses derniers rayons en baignaient encore le sommet d'une lumière infiniment douce et pure.

Il faut bien aussi dire quelques mots de l'exposition. Je dois avouer pourtant que mon intérêt, assez modéré dès l'abord, fut encore diminué par le désappointement que j'y éprouvai en ce qui me touche de plus près. Les instru-

ments de chirurgie, les appareils de pansement et tout ce qui concerne les secours aux blessés, voitures, brancards, etc., en moins grand nombre qu'à l'exposition de Vienne, en 1873, étaient en outre disséminés de manière à rendre les recherches difficiles. Il me sembla, à la visite rapide que je fis dans le bâtiment principal, que j'avais déjà vu les mêmes objets exposés dans les mêmes vitrines à toutes les expositions universelles depuis celle de Kensington, en 1862, où j'avais fait leur connaissance. Seules les sections américaine, japonaise et chinoise me parurent mieux fournies. Dans la galerie des beaux arts même je rencontrai une foule d'anciennes connaissances et, bien que plusieurs gouvernements européens eussent envoyé des chefs-d'oeuvre de leurs musées, cette section me parut bien moins intéressante qu'elle l'était à Vienne. On se rappelle, par exemple, la foule d'admirateurs qui s'y pressaient du matin au soir devant le "Triomphe de Germanicus" de Piloty; ici, rien qui pût justifier un pareil empressement. Le réalisme du tableau de Rothmell "la Bataille de Gettysborough" attirait le regard et on s'y arrêtait un instant, mais on hésitait à affronter une seconde fois, pour le revoir, la foule et la chaleur étouffante. D'où vient donc que l'Amérique, où l'on paie si bien les oeuvres d'arts, n'a presque point d'artistes indigènes? Il arrive souvent que les meilleures oeuvres de nos maîtres européens prennent le chemin de l'Amérique; ne semble-t-il pas que, puisqu'il s'y trouve des consommateurs, il devrait aussi y avoir des producteurs? Mais l'impulsion, le souffle artistique manque dans ce pays où le but de la vie paraît être de "faire de l'argent." — En revanche la galerie des machines était très-remarquable. Rien de pareil ne s'était jamais vu, ni ne se reverra, sans doute, de sitôt. Malheureusement je ne suis pas assez de la partie pour rendre compte des innombrables mécanismes, plus ingénieux les uns que les autres, qui, dans le nouveau monde, exécutent une foule de

travaux que nous faisons encore à la main ou au moyen d'instruments grossiers. Parmi les nombreux pavillons qui entouraient le bâtiment principal, et dans la construction desquels, par parenthèse, les états de l'Union avaient rivalisé de fantaisie, imaginant les styles d'architecture les plus extraordinaires, parfaitement inconnus jusqu'ici, n'oublions pas de mentionner l'annexe réservée aux travaux de tous genres exécutés par les femmes, et rappelons surtout un buste en beurre très-artistement exécuté par une personne tout-à-fait inculte, et qui aurait sans doute aussi excité mon admiration, si, par malheur, la chaleur ne l'eût fondu quelques jours avant mon arrivée.

Autour de l'exposition, placée hors de ville, dans le "Fairmouth park", s'était élevé tout un quartier neuf, composé surtout d'hôtels et de lieux de récréation. Une après-midi le feu s'y déclara et un grand nombre de ces maisons furent totalement brûlées. C'était peut-être un peu tôt; autrement, l'accident aurait eu bien l'air d'un fait-expres. Parlant un jour du sort probable de ces bâtiments après l'exposition, mon hôte, le professeur allemand, me dit qu'un des architectes et actionnaires qu'il interrogeait à ce sujet lui avait répondu avec une louable franchise: ils sont assurés, aussi brûleront-ils quand le moment sera venu. J'allais souvent me rafraîchir dans un de ces restaurants, vraie trouvaille en son genre par l'effroyable chaleur qu'il faisait. C'était une grande salle figurant un paysage polaire; sur les murs étaient représentés des champs de neige, des lapons, des esquimaux, des rennes, des ours blancs; au milieu se dressait une montagne de glace, d'où l'on faisait jaillir de l'eau de selters à volonté. Bien que tout cela ne fût qu'imitation, l'illusion était si complète, qu'involontairement on boutonnait son habit en entrant. Tant que dura la chaleur, la buvette ne désemplit pas; mais survint un brusque changement de température, ce qui n'est que trop fréquent ici: aussitôt clients

de disparaître. L'hôte alors s'avisa d'un moyen curieux de se rappeler au souvenir du public, expédient que je défie un européen de jamais imaginer. Je venais de faire une dernière visite à l'exposition et je m'étais arrêté un instant sur l'escalier, lorsque j'entendis une musique d'un timbre et d'une résonnance étranges, qui semblait venir d'en haut et qui jouait "la dernière rose de l'été". Rien de plus ordinaire que d'entendre la dernière rose de l'été en Amérique: la plupart des servantes y sont irlandaises, et l'on sait que cette mélodie est en quelque sorte innée chez les servantes irlandaises. Il était pourtant difficile d'admettre qu'un chœur de ces braves filles planât dans l'air au-dessus de nos têtes, et surtout comment croire que de purs esprits eussent des voix pareilles? Enfin, suivant la direction du son, je découvris sur un balcon au-dessus de l'entrée du restaurant polaire une chaudière de cuivre munie de sifflets donnant tous les tons, depuis la basse profonde du sifflet de locomotive, jusqu'au sifflet aigu d'une chaloupe à vapeur! Wagner lui-même n'a, bien sûr, pas d'instrument semblable dans son orchestre de Baireuth. La dernière rose de l'été jouée par des sifflets à vapeur me poursuivait encore lorsque je montai en wagon; ce fut ma dernière impression de cette capitale américaine de l'intelligence, des arts et de l'industrie.

Newyork.

Le Florentin Verazzini avait découvert en 1524 la place où se trouve maintenant Newyork, mais l'histoire de cette cité ne date que du grand festin offert aux Indiens par le Hollandais Hudson. L'île garda de cette fête le nom de Manhattan, qui signifie "le lieu où tous les hommes furent ivres". Qu'elle est concise et énergique, cette

langue indienne, qui exprime tant de choses en trois syllabes! On a peine à comprendre la raison des choses humaines quand on voit périr, de nos jours, une langue si propre à épargner le temps.

Si quelque chose a gagné en valeur, c'est cette petite île allongée. Quinze ans après le festin d'Hudson, Pierre Minuit l'acheta à 24 dollars aux Indiens pour le compte de la Nouvelle-Amsterdam mais qui pourrait dire, compter, ou même imaginer ce qu'elle coûterait aujourd'hui avec son million d'habitants, ses 370 églises, ses 80 banques, ses 32 caisses d'épargne, ses innombrables entrepôts, par lesquels passe la plus grande partie de l'importation et de l'exportation des Etats-Unis. Les Hollandais s'établirent au sud de l'île; ils cédèrent plus tard cette place aux Anglais en échange de Surinam; le nom actuel fut adopté et la ville continua à se développer dans la direction constante du sud au nord. Le commerce a pris racine dans les quartiers méridionaux; ceux du nord sont habités par les classes aisées. Cependant la ligne de démarcation change d'année en année. Ce qui est aujourd'hui maison d'habitation sera dans un an magasin, boutique. Sans la "broadway" qui, par ses mille contours rompt l'uniformité, la ville serait bien monotone avec ses avenues régulières tracées dans la longueur de l'île, ses rues transversales dont le nombre dépasse de beaucoup la centaine. La "broadway" est formée par l'ancienne route qui traversait l'île dans toute sa longueur: elle a gardé le caractère distinctif d'une vieille chaussée, celui de n'aller jamais directement au but. Elle est assez droite pendant un mille anglais environ à son extrémité méridionale, et, comme le terrain s'y élève doucement vers le nord, elle offre un coup-d'oeil peut-être unique au monde. Celui qui parcourt de l'oeil le Boulevard des Italiens à Paris, celui qui stationne sur le „London bridge" croit savoir ce que c'est que la vie et le mouvement; mais comparé au mouvement de „Broadwy" le

Boulevard des Italiens est aussi silencieux qu'une rue d'Abo, Londonbridge fait l'effet du coin Frenckell à Helsingfors. Cela remue, cela tourbillonne, cela rampe à perte de vue au milieu de cette atmosphère saturée de poussière.

Dès l'abord on voit que les maisons de la ville méridionale, la ville commerçante, sont inhabitées; elles paraissent destinées spécialement à porter des enseignes et des affiches. Il y a dans les rues principales quelques grands palais à plusieurs étages, mais tout près, dans les rues transversales, on rencontre des masures en bois, restes de l'enfance de la ville. En avançant vers le nord, les maisons à deux et à trois étages deviennent de plus en plus nombreuses; cà et là un palais de marbre. Les maisons en fer sont à la mode. Une poutraison de fer en forme le squelette, avec un peu de maçonnerie dans les interstices: ce sont les portes et les fenêtres qui soutiennent la maison; les murailles ne sont que l'accessoire. Ces petits espaces de murs sont badigeonnés d'une couleur blanche qui leur donne l'apparence du marbre, comme s'ils voulaient faire croire que cette couture à jour peut réellement être taillée dans des pierres plus précieuses. Impossible de distinguer un style architectural dominant comme sur les boulevards de Paris, par exemple. Il y règne au contraire la plus grande diversité, la variété la plus complète. L'Amérique est, à mon avis, la terre promise de l'architecture: des matériaux tant qu'on en veut et de toute espèce tels que le grès blanc de l'Ohio, le grès rouge, la serpentine verte, du granit de toutes les nuances, du marbre blanc; ajoutez que l'architecte peut s'y livrer à toutes les fantaisies de son imagination. Il peut construire une banque sur le modèle d'un temple antique, un temple sans se préoccuper d'un style quelconque. Un jour, à Philadelphie, je cherchais à me rendre compte de la destination d'un bâtiment ayant la façade d'un temple dorien. Je conclus, après

mûres réflexions, que ce devait être soit un musée soit une bibliothèque. Ma diagnose se fourvoyait; un agent de police que j'interrogeai, m'apprit que c'était un „Lying-in-hospital!”

A mon premier séjour à Newyork j'avais fait visite aux médecins chargés de l'organisation du congrès ophtalmologique. Ces messieurs étaient tous absents: les uns à la campagne, les autres en voyage. Je fus reçu dans leurs cabinets par des jeunes gens au maintien si digne et si important qu'ils me parurent pour le moins les associés des patrons absents. Lorsque ceux ci furent de retour, le docteur Agnew, le docteur Santa-Rosa et les autres membres du comité nous firent les honneurs de la ville. Le premier m'invita à loger chez lui; je refusai, ayant besoin de ma liberté complète pour examiner tout ce qui pouvait être vu. Les jeunes gens qu'à ma première visite, j'avais considérés avec un certain respect, croyant voir en eux les associés du maître de la maison, faisaient maintenant une toute autre figure. Debout dans quelque coin des appartements de réception ils avaient plutôt l'air de domestiques de bonne maison, mais la chose me sembla toute naturelle, maintenant que je savais, comme je l'ai expliqué dans ma dernière lettre, que les médecins en Amérique se forment comme autrefois chez nous les maîtres d'état, et leur attitude me parut en tous points celle qui convient à des apprentis en présence de leur patron. Cependant les associations véritables entre jeunes et vieux médecins sont très communes aux Etat-Unis et on sent bien l'avantage qu'un praticien âgé et expérimenté trouve à s'adjoindre un jeune confrère qui rachète ce qui peut lui manquer d'expérience par plus de force et de zèle.

Nous nous assemblâmes le lundi 15 septembre à Chikering Hall. Il fallut d'abord procéder à la nomination de nouveaux membres, le congrès ophtalmologique étant une société fermée où il faut solliciter l'admission. Les

ophthalmologistes européens s'y trouvaient en petit nombre, une dizaine d'anciens membres tout au plus, parmi lesquels le docteur Knapp et moi nous étions les seuls qui eussent pris part à la fondation de cette société à Paris, en 1862. C'était une occupation assez fatigante d'examiner les titres de 92 postulants, mais elle devint peu agréable, lorsque sur la proposition des Américains, il fallut en refuser quelques uns. Ce rôle de censeur d'une assemblée de près de cent personnes, inconnues pour la plupart, nous répugnait fort. Quand à moi je vôtai invariablement „in bonam partem". Je m'attirai de cette manière le blâme de mes amis américains. Personne n'exerçant de contrôle sur la faculté de médecine aux Etats-Unis, disaient ils, c'est à elle de tenir les charlatans à l'écart, elle doit le faire sur-tout d'une manière efficace. Il s'agissait ensuite d'élire un président. On choisit Williams de Cincinnati et les réunions commencèrent. Voici le moment d'en rendre compte, mais comme le lecteur ne manquerait pas de sauter ce chapitre, il trouvera tout naturel que je m'épargne cette peine. Je me borne à dire comment nous terminâmes, j'aurai ainsi raconté l'histoire du commencement à la fin. On connaît peut-être le jeu de mots qui, au dernier congrès de Londres donna aux ophthalmologistes l'idée de se réunir cette fois à Newyork. Quelqu'un proposa l'Amérique parce que c'est là qu'on trouve la „cataracte" la plus célèbre. On trouva cette raison si péremptoire que l'Amérique l'emporta sur les autres pays qui aspiraient à cet honneur. Aussi eût-il paru tout naturel de terminer la fête par une excursion en corps à la cataracte du Niagara; la chose semblait décidée lors de mon premier séjour à Newyork. Je ne sais comment cela se fit, mais ce plan magnifique se réduisit à un diner chez Delmonico. Je dirai quelques mots de cette fête, qui me parut une représentation fidèle des mœurs du pays. L'immense salle était garnie d'un grand nombre de tables; l'une d'elles était placée sur une haute estrade le long de

la paroi. C'est là qu'on fit asseseoir les membres invités, les opththalmologistes européens et un monsieur d'un certain age, qui, me dit-on, était le rédacteur en chef du Times de Londres. Cet arrangement inspirait une certaine méfiance; nous étions là comme sur la scène, sans savoir le rôle qui nous serait octroyé. Je me rappelais avec inquiétude la proposition que l'on me fit à Philadelphie de répondre au discours adressé aux médecins d'Europe. Je me tranquillisai cependant en parcourant le menu qui, à côté de la nomenclature des plats, contenait celle des discours de cérémonie, et je fumai en toute quiétude la cigarette russe offerte aux convives sur un plateau d'argent immédiatement après le rôti. On en présentait à chacun un exemplaire comme une chose aussi rare que délicate. J'étais en train de discuter avec mon voisin, professeur de chirurgie au collège des Jésuites de Louvain, l'intéressante question des saignements mystiques de Louise Latteau, lorsque la conversation fut brusquement interrompue par un tapage effroyable à la table de nos hôtes au pied de l'estrade. Au milieu des trépignements, des applaudissements, du tintamarre des couteaux et des verres on distingua enfin le nom de Hansen. On demandait en effet le professeur Hansen de Copenhague en l'invitant à prononcer un discours en rapport avec la circonstance. Après le discours, un moment de silence, puis le même vacarme, et cette fois c'était à mon tour. Je ne sais pas exactement ce que j'ai dit, mais il paraît que je satisfis aux justes prétentions d'un public éclairé. La même scène se renouvela jusqu'à ce qu'on eût entendu tous les convives. En vain la personne appelée voulait-elle s'excuser, protester, le tumulte allait en croissant jusqu'à ce qu'elle s'exécutât. En revanche on était peu scrupuleux sur le contenu du discours: l'un des orateurs se trouvant au bout de son anglais avant d'avoir achevé la première phrase, jugea bon de se rasseoir, ce qui ne l'empêcha pas d'être couvert d'applau-

dissements chaleureux. Mon voisin belge s'en tira bien plus mal, il eut la malheureuse idée de parler français et, comme je l'ai dit dans une lettre précédente, chacun devait s'incliner devant l'anglais, langue régnante. Cette manière de traiter ses hôtes donne matière à réflexion, mais les Américains se disaient sans doute que puisqu'ils avaient payé les violons ils avaient le droit de faire danser leurs convives européens. D'ailleurs cette coutume a aussi ses bons côtés, les amphitrions peuvent se faire une petite idée de leurs hôtes et la fête y gagne en vivacité et en agrément.

Le jour suivant je me rendis à Brooklyn, chez Hutchison, qui m'avait invité, ainsi que le docteur Adam de Londres, à passer une journée chez lui en famille. Après le lunch il nous conduisit au parc, la gloire des habitants de Brooklyn. Les villes américaines ont mis beaucoup d'énergie, ces dernières années, à se surpasser les unes les autres, dans l'arrangement de leurs parcs. Arrivez-vous à Philadelphie, la première question qu'on vous adresse est: Avez-vous vu notre parc? On vous fait la même question à Washington, à Boston, et si vous répondez qu'il est plus beau que le "centralpark" à Newyork, vous avez acquis un ami pour la vie. En effet les parcs américains sont dignes d'être visités. "Fairmouth park" à Philadelphie mérite certainement le premier rang; c'est le plus ancien, le plus vaste; il offre des endroits charmants entre les deux fleuves qui y serpentent. Le parc de Brooklyn est encore jeune, mais quand ses arbres auront eu le temps de pousser, il sera délicieux avec ses collines et ses vallons, ses petits lacs, ses rigoles et ses cascades en miniature. La vie de grande ville est sans doute la cause qui donne tant d'importance aux parcs aux yeux des Américains. Ce n'est pas seulement la propriété du riche, qui, à défaut d'autre occupation, s'y pavane régulièrement à certaines heures, il appartient autant, sinon davantage, à l'industriel, à

l'ouvrier, ou commis, qui, après avoir travaillé assidûment pendant toute une longue journée, y promène l'après-dîner, en buggy, sa femme et ses enfants. L'équipage est souvent misérable, le cheval aussi, mais le plaisir de quitter le comptoir ou l'atelier pour s'ébattre au grand air n'en est pas moins vif. Aussi voit-on, dès l'après-dîner, la cinquième avenue conduisant au "central park" couverte d'équipages formant le plus singulier contraste, des chevaux de race attelés à de magnifiques voitures à côté de maigres haridelles traînant des charrettes; tout cela roule dans la même direction.

Un autre sujet de gloire, quoiqu'il n'ait pas la même destination, c'est "Greenwood", qui, dans l'opinion des habitants de Brooklyn, est une chose "noch nicht dagewesenes". J'y entrai avec l'incrédulité d'un Européen, mais j'en sortis en Américain converti, prêt à soutenir envers et contre tous que c'est le plus beau cimetière du monde. Située au sommet d'une colline de sable, cette ville des morts renferme une quantité de monticules d'où la vue s'étend sur Brooklyn, east river, la ville, le port, toute cette vie remuante, tandis qu'au pied des collines les rives des petits lacs et les allées feuillues sont plongées dans un silence profond. Les monuments qui surmontent les tertres ne sont pas amoncelés comme au Père-la-Chaise. On peut encore y acheter pour 500 dollars un terrain quatre fois plus étendu que ce que nous avons l'habitude de consacrer à nos tombeaux, et l'administration se charge du soin des plantations et des balustrades. L'un des plus beaux monuments est certainement celui que la ville 1869 a élevé à ceux de ses habitants qui tombèrent sur les champs de bataille. On y voit le chiffre 148,000; c'est le nombre des soldats livrés par Newyork seule. Le granit gris des pierres tumulaires est travaillé avec finesse et élégance; la forme ne laisse rien à désirer. Il n'en est pas de même des monuments plastiques, ceux-ci offrent peu d'intérêt;

on y est frappé cependant de l'absence totale de préjugés ; les figures sévères de Thorvaldsen se voient à côté d'une chapelle dédiée à la Sainte Vierge ! Ce manque de goût et d'éducation artistique vous frappe désagréablement partout, même au "Greenwood cemetery", qui sans cela serait bien la plus belle chose à voir en Amérique.

Le passage du cimetière à l'hôpital est dans l'ordre des choses. Hutchison m'avait promis à Philadelphie de me faire visiter la clinique à laquelle il est attaché. Je lui rappelai plusieurs fois cette promesse, mais il trouvait toujours quelque chose de nouveau à me faire voir jusqu'à ce que l'arrivée du crépuscule rendit cette visite impossible. Ce n'était pas la première fois que je remarquais la répugnance des médecins américains à montrer leurs hôpitaux ; il faut les y obliger, la proposition ne venant jamais d'eux. Hutchison, l'un des plus célèbres chirurgiens américains, n'a certes rien à craindre des étrangers. Une connaissance plus complète des hôpitaux américains m'apprit qu'il n'en fallait pas chercher la raison dans leur organisation, mais dans le peu d'intérêt du médecin pour sa clinique. Cela vient de la manière dont ils y sont attachés. Depuis le temps de Bond on a conservé la coutume de ne pas, rétribuer les médecins des hôpitaux. Ne les payant pas on ne peut exiger d'eux beaucoup de temps et de soins. Chaque département a trois ou quatre médecins, de sorte que chacun d'eux n'y sert que pendant trois ou quatre mois par année. Ajoutons qu'on n'occupe ces places que très peu de temps et qu'on en change souvent ; tantôt on est attaché à un hôpital, tantôt à un autre, quelquefois même à plusieurs à la fois. Il est aisé de comprendre qu'avec des liens si relâchés entre le médecin et sa clinique, il ne peut porter le même intérêt que celui qui y a consacré son temps, ses forces, et ses lumières aux traitements, cures, ou opérations faites sous sa direction. On peut établir en principe qu'ici le praticien

est avant tout citoyen de la libre Amérique, secondement, membre de sa commune, dont il tient à exhiber toutes les merveilles, en troisième lieu médecin; l'hôpital vient en dernier lieu.

En rentrant, tard dans la soirée, avec M^r Adam, je remarquai une manière de faire de la réclame aussi nouvelle que surprenante. Sur la muraille lisse et blanche d'une maison énorme je vis paraître tout-à-coup une image représentant Priam suppliant Hector de lui rendre le corps d'Achille. Les figures s'effacèrent rapidement et je vis surgir à leur place, en couleurs éclatantes, une annonce gigantesque de l'excellente "cold sparkling beer" de M^r Jones. Les images se succédaient aussi vite que l'annonceur, placé à une fenêtre de l'autre côté de la rue, parvenait à changer les plaques de sa lanterne magique. La statue de Washington fut suivie de l'annonce des incomparables "livery stables" de M. Smith; voilà maintenant Dante et Béatrice. Bon! je m'y attendais! "sozodont" dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce mot qui m'a poursuivi depuis que j'ai mis le pied sur le sol américain. Tantôt on voit ces lettres étendues au soleil sur le toit d'une cabane, tantôt elles vous regardent fixement d'une cloison de planches, vous les voyez très haut perchées sur de hauts piliers au milieu d'une plaine étendue d'où elles semblent lutter de vitesse avec le chemin de fer, afin de ne pas laisser échapper le voyageur. Les abandonne-t-il dans un hôtel, il peut être sûr de les retrouver dans l'autre. Prend-il un bain, il les voit au fond de sa baignoire, mange-t-il, les voilà imprimées sur les serviettes de papier. Pendant ma tournée au Canada, je me sentais le coeur léger; je les avais perdues de vue, mais en traversant le pont de Victoria pour rentrer aux Etats-Unis je les retrouvai à ma rencontre. Elles se gravèrent si profondément dans ma cervelle que je suis certain de les y retrouver encore quand tous les autres souvenirs se seront effacés. Qu'est-ce donc

que ce "sozodont?" Une drogue, un dentifrice fabriqué par un charlatan, qui a su, avec une ingéniosité vraiment infernale, profiter du moindre regard distrait pour le saisir au vol et le fixer sur sa réclame.

Newyork est l'une des villes industrielles qui a sacrifié les plus fortes sommes au maintien de sa salubrité; elle a fait ces derniers temps d'immenses progrès dans cette voie. Trouvant de mon devoir d'apprendre à connaître le "board of health", j'obtins, par l'entremise d'un de mes amis, un ophthalmologiste, une audience du chef de cet établissement. Présenté personnellement au directeur, je fus bien reçu et j'eus la facilité d'étudier à fond ces machineries gigantesques.

"The board of health of the health departement of the city of Newyork" ne date pas de loin. En 1865 une association de bourgeois publia avec le concours officieux des médecins de la ville, un "general report" sur l'état sanitaire de Newyork. L'année suivante on organisa une commission de salubrité publique qui étendait sa juridiction sur tout l'état de Newyork. La ville ne fit d'abord qu'un district avec quatre provinces, mais, quatre ans plus tard, elle en forma un à elle seule. Jusque là elle n'avait fait aucun sacrifice pour l'entretien de la salubrité; elle se décida tout-à-coup à consacrer 124,000 dollars aux appointements des membres de la commission et 12,000 dollars pour les dépenses nécessaires. La commission comprend les quatre "police commissioners" de la ville, un "health officer of the port" et quatre "health commissioners". Ces derniers sont nommés tous les cinq ans par le lordmayor; deux d'entre eux doivent être médecins et avoir pratiqué pendant cinq ans en ville; leur salaire est de 5,000 dollars. La commission occupe encore un juriste, un ingénieur et un chimiste.

L'administration comprend quatre départements disposant chacun d'une quantité de subalternes:

"Bureau of sanitary inspection" composé d'un "superintendent" ayant 6,000 dollars (33,000 marks) d'appointements, et de dix "health inspectors" avec autant d'assistants chargés de prévenir tout ce qui pourrait nuire à la salubrité publique, de prendre des mesures contre les épidémies etc.

"Bureau of records of vital statistics" sous la direction immédiate d'un "registrar" et d'un "deputy-registrar of records" ayant pour fonction l'enregistrement des naissances, des mariages et des morts.

"Bureau of streetcleaning", qui, sous la direction d'un "inspector of streetcleaning" surveille la propreté des maisons, des rues et des ruelles.

"Bureau of sanitary permits", ainsi que le dernier sous la surveillance d'un "inspector" donne la permission de garder des chevaux, des vaches etc., de tuer les animaux de boucherie, de vendre du poisson, des huîtres, d'habiter des caves, de fabriquer du savon, de l'huile etc, de construire des latrines et une foule d'autres choses trop longues à énumérer.

C'est au surintendant du premier bureau que je destinai ma visite. Ayant demandé en quoi il pouvait m'obliger je lui fis part de mon désir d'avoir leurs statuts, règlements et tous les ouvrages qu'ils avaient publiés. Il mit immédiatement tous ses subalternes en mouvement pour rassembler les documents demandés. L'un d'eux, cependant, ne quitta pas son pupitre. Il se trouvait dans un petit compartiment, un grand livre devant lui et à côté un fauteuil de cuir, d'aspect très-confortables. Ce fauteuil était occupé par une vieille femme en bonnet d'indienne déchiré, une corbeille de légumes au bras, tandis qu'un public très mêlé: un monsieur bien mis, une dame, ayant l'air d'une couturière, un individu déguenillé probablement sans état et d'autres personnes encore étaient devant la barre attendant que l'audience de la vieille fut terminée. Le surin-

tendant m'apprit que cet employé était "the clerk of complaints" chargé de porter dans son livre toutes les plaintes quelle que soit leur nature concernant l'état sanitaire de la ville. Ce livre là devait être propre ! Un amateur de chronique scandaleuse de bas étage ne peut désirer une meilleure place. Les plaintes insérées dans ce livre sont ensuite contrôlées par les inspecteurs et leurs assistants, on les trouve souvent déraisonnables ou malveillantes, mais plusieurs d'entre elles donnent des renseignements importants et amènent des mesures utiles. Les visites domiciliaires des inspecteurs avaient d'abord été fort mal reçues, mais le public finit par s'y habituer et les considérer comme inévitables. Les inspecteurs y mirent plus de courtoisie — détail de grande importance aux yeux du surintendant. Quand on sait combien l'américain aime la liberté, pour laquelle ses pères ont versé leur sang, pour laquelle il a abandonné lui-même patrie, famille, amis, on s'étonne de voir combien on peut y établir de limites en certains cas sans qu'il s'y oppose. La chose est très naturelle. Avec la conviction que l'administration de l'Etat et de la commune est entre ses mains, il sent augmenter en lui la faculté de se sacrifier pour le bien général. Il n'a au-dessus de lui aucun souverain dispensant et le bien et le mal, pendant qu'il reste les bras croisés ; il pourvoit à tout, soit en personne soit par ses délégués, se résignant aux choses désagréables, comme on se résigne aux sacrifices considérés nécessaires et auxquels on a consenti. Je citerai par exemple : "the act for the regulation of tenement-and lodginghouses", du 14 mai 1869, mis en vigueur six semaines après. Il indique minutieusement comment il faut construire le plafond, le plancher, les fenêtres, les portes, les escaliers, les caves d'une maison à louer, il autorise la commission de salubrité publique à faire évacuer la maison si l'entretien défectueux ou des maladies contagieuses mettent en danger la vie des habitants. Dans ce

cas on cloue sur la muraille un placard ordonnant aux locataires d'évacuer la maison dans un laps de temps donné, jamais moins de 24 heures. Si l'on désobéit à l'ordre, la police est chargée de le faire exécuter immédiatement. On peut se rendre compte de l'étendue de ce pouvoir quand on sait que Newyork contient 14,872 maisons semblables et qu'elles sont habitées par la moitié de la population.

Les mesures prises contre les maladies contagieuses limitent encore davantage la liberté individuelle. Chaque médecin doit, sous peine d'une amende considérable, rapporter au bureau tout cas de maladie contagieuse survenu dans sa pratique. Le sanitary inspector se rend immédiatement sur les lieux pour juger par lui-même si le séjour du patient est dangereux ou non pour son voisinage. Dans le premier cas il recommande toutes les mesures de désinfection nécessaires; dans le second, il fait son rapport au surintendant, qui fait conduire le malade à l'hôpital. S'il refuse de s'y rendre on a recours à la police. Si j'ai bien compris cette loi elle implique tout le monde, le commodor Vanderbilt et la vieille M^{me} Stewart dans leurs palais de marbre à la cinquième avenue, aussi bien que le plus pauvre débardeur du port. Cependant une de mes connaissances, un médecin, m'assura que ce décret ne s'appliquait qu'aux "tenement houses"; il est possible que la pratique l'ait modifié sur ce point. Mais, modifié même, ce serait une intrusion insupportable pour nous autres, si ces mesures ne sont pas exécutées avec une circonspection, des ménagements extrêmes, elles doivent empiéter d'une manière désorganisatrice sur la vie de famille; être arraché aux siens à l'heure de la maladie et du danger, c'est à mon avis un trop grand sacrifice à la communauté.

Je quittai le bureau d'inspection, les poches remplies de brochures et de billets, et je me rendis à celui du "vital statistic". Un logement assez étroit, était occupé par

douze personnes environ occupées à grouper des chiffres de toutes les manières possibles. On me dit que le registre des morts n'allait pas plus loin que 1798, celui des naissances commençait en 1847, il n'était tenu régulièrement que depuis 1853. Ceci me paraissant incroyable, on mit sous mes yeux les grands livres en m'assurant que la ville n'avait pas de registres plus anciens. Ce bureau répond à notre "pastorskansliet"; ceux qui savent quelle était l'influence des pasteurs en Amérique, dans le bon temps jadis, s'étonneront de leur indifférence pour les changements qui pouvaient survenir au sein de leurs troupeaux. Je ne fis qu'une courte visite aux deux autres bureaux. Un homme du métier aurait cependant beaucoup à apprendre de ces cartes immenses où sont tracés les cloaques longs de 200 milles anglais, les rues couvrant 597 milles balayées par les soins du bureau de propreté. La grande question des latrines, si vivement discutée en Europe n'a pas encore trouvé de solution à Newyork: tout s'écoule par des cannaux dans l'east et la north river.

Ayant passé la plus grande partie de la journée au „board of health” je revins à l'hôtel suivi d'un huissier portant ma récolte de „reports”, „blancs” etc., qui ne pouvaient plus dans mes poches déjà pleines. Notre Helsingfors, avec sa situation salubre sur le golfe de Finlande, a le triste honneur d'enregistrer une mortalité plus grande que les plus grandes villes du monde, Londres, Paris, pour ne pas parler de Stockholm. La raison en est claire; nous ne faisons presque rien pour la salubrité générale. Cette question est à l'ordre du jour; quelques reflexions inspirées par l'état des choses à Newyork ne seraient pas déplacées ici, mais je crois pouvoir les garder pour moi; elles doivent se présenter naturellement à l'esprit de chacun.

Je n'ai pas beaucoup à dire des grands hôpitaux que j'ai visités à Newyork pendant le congrès. Les anciens sont organisés intérieurement comme ceux de l'Angleterre;

ils sont généralement très propres et très biens tenus. Le nouvel hôpital „Rosvelt”, achevé en partie, mérite sans doute une visite. Construit en pavillons, il se distingue par la propreté et l'élégance de sa distribution.

Après avoir rempli le but de mon voyage, c'est-à-dire assisté aux deux congrès scientifiques et visité les établissements offrant quelque intérêt aux médecins, je crus pouvoir disposer pour mon plaisir des quelques jours qui me restaient à passer dans le Nouveau-Monde et je résolus d'aller voir la grande cataracte. Ne faisait-elle pas d'ailleurs partie du programme des ophthalmologistes? J'avoue que toutes ces raisons étaient augmentées d'une certaine envie de visiter les contrées pittoresques qui servirent de théâtre aux romans de Cooper. Il était possible qu'il y eût encore quelque chose à voir à Boston, celle d'entre les villes américaines qui passe pour avoir la civilisation la plus raffinée et la plus européenne. Ce ne pouvait être, en tous cas, qu'une excursion précipitée, nos places à bord du Scythia étant déjà retenues.

La cataracte du Niagara. Boston.

Il y a quelques années, sur un bateau à vapeur qui remontait le Rhin, je fis la connaissance d'une famille américaine. La conversation roulait, naturellement, sur la beauté des sites environnants. „Je ne comprends pas, dit une jeune miss, que mes compatriotes fassent le voyage d'Europe tout exprès pour voir le Rhin ou tel autre paysage si vanté: ils ont chez eux, à leur porte, une nature bien plus belle, bien plus grandiose”. Je m'inclinai, tout en pensant, à part moi: quels Gascons que ces Américains! Les paroles de la jeune miss me revinrent à la mémoire un jour que, par un soleil radieux, je remontais l'Hudson,

me dirigeant vers Albany, et je dus convenir qu'en somme elle n'avait pas si grand tort et que je lui devais réparation.

A proprement parler pourtant, on ne devrait pas comparer le Rhin et l'Hudson: ce sont deux choses d'espèces différentes. On dit bien le „fleuve” Hudson; mais c'est plutôt un golfe profond, à eau courante: la marée s'y fait sentir jusqu'à Albany. Calme et profond, tantôt large, tantôt resserré, il glisse entre des bords accidentés, qui, par places, sont d'un aspect vraiment grandiose. Ce sont de hautes collines qui tantôt abaissent vers le fleuve leurs pentes douces couvertes d'une riche végétation, tantôt y descendent par une suite de terrasses, ou bien encore s'y précipitent en parois verticales. Tel est le paysage admirable qui environne West-Point, l'école militaire des Etats-Unis. Cela me parut certainement plus grandiose que les bords du Rhin; le fleuve aussi est plus animé: il sert de voie de transport à un énorme commerce de grains, de charbon, de bois, de pierres, etc. A un égard pourtant, l'Hudson, comme tout ce qu'on voit en Amérique, est inférieur à ses rivaux d'Europe: il n'a pas d'histoire. Tandis que le Rhin montre au touriste les vieux châteaux des chevaliers d'autrefois et lui murmure à l'oreille ses merveilleuses légendes, l'Hudson, lui, n'a rien à offrir que la maison de Washington Irving et quelques histoires de marins hollandais, de marchés et de combats avec les Peaux rouges, lesquelles ne sont pas toujours à l'honneur des blancs. Tout est neuf, tout est d'hier au milieu de cette grande et belle nature.

On sait que les bateaux à vapeur de l'Hudson sont les plus grands et les plus élégants du monde. Mais je m'y trouvai avec une telle foule de passagers, qu'on en était singulièrement gêné pour jouir de la vue; si même on avait réussi à conquérir une place près du bastingage et qu'on pût contempler à son aise l'un des bords, on n'a-

percevait l'autre que par échappées. Pour remédier à cet inconvénient, je faisais de temps à autre le tour du pont. Dans ces promenades, mon attention avait été attirée à plusieurs reprises par un groupe rassemblé dans le salon d'arrière. Un homme d'âge moyen et qui répondait assez bien au portrait que je m'étais fait de ces agents politiques qui, à ce moment là, parcouraient le pays en tous sens, faisant de la propagande électorale en vue de l'élection présidentielle alors très-prochaine, défendait seul contre une nuée de contradicteurs l'opinion que la race nègre n'était pas susceptible d'un degré élevé de civilisation. Son calme était admirable et son sang-froid ne se démentit pas un instant, bien qu'il fût assailli de tous côtés d'une grêle de brocards et d'injures. Pendant plusieurs heures que dura le débat, il ne reçut l'assistance de personne, tandis que ses adversaires se renouvelaient sans cesse. Parmi les orateurs, les dames surtout se distinguaient par leur zèle. On ne trouverait certainement pas chez nous une dame, mais pas même un homme, qui, au milieu d'un cercle d'une soixantaine d'étrangers, développerait ses idées avec aussi peu d'embarras, autant de calme et d'élégance que le faisait là une de ces dames, assez jolie, par dessus le marché, et qui n'avait bien sûr pas plus de vingt-cinq ans. Elle plaidait la cause des nègres avec une conviction, une chaleur qui lui mérita de vifs applaudissements. Cette scène m'intéressait comme un exemple curieux de la manière dont se forme l'opinion publique en Amérique.

La propagande électorale se faisait partout sur une grande échelle pendant mon séjour aux Etats-Unis. Dans toutes les villes pendaient, à des filets tendus d'un côté de la rue à l'autre, des portraits de Tilden, de Hayes et de leurs vice-présidents dans des dimensions colossales et accompagnés des exhortations les plus pressantes, revêtant toutes les formes et invoquant les raisons les plus diverses, à voter pour celui-ci ou pour celui-là. A bord de notre

bateau même on procéda à la hâte à un scrutin d'épreuve. Deux gentlemen avait engagé des paris sur l'état de l'opinion à bord; un troisième entreprit aussitôt de faire le tour des passagers, accompagné d'un contrôleur, et de recueillir les voix. C'était vraiment curieux de voir comme la plupart donnaient leur vote sans objection, si ce n'est la réserve que firent quelques-uns que le résultat du scrutin serait proclamé; ils le donnaient même à haute voix, distinctement, de manière qu'on pouvait l'entendre autour d'eux. J'observai aussi que des personnes de la même société, et que j'avais vues longtemps ensemble, donnaient leurs voix à des candidats différents, puis reprenaient leur conversation de bonne amitié comme s'ils considéraient les opinions politiques comme formant un domaine à part. Cela me frappa d'autant plus que justement alors les journaux menaient la lutte avec une amertume, un acharnement frénétique, si bien qu'on aurait pu croire qu'une guerre civile était près d'éclater. — Le résultat de la votation fut 87 voix pour Hayes et 53 pour Tilden.

Nous arrivâmes à Albany tard dans la soirée, et, après avoir visité dans le crépuscule les travaux de construction du capitol, c'est-à-dire du palais du parlement de l'Etat de New York, car chaque Etat à son „capitol”, nous nous établîmes confortablement dans un wagon-lit, pour ne nous réveiller que le lendemain matin, à Buffalo; deux heures plus tard nous arrivions à la cataracte du Niagara.

Ce que nous appelons „chute” en Finlande, ce ne sont que des rapides, c'est-à-dire un volume d'eau qui se précipite en bouillonnant le long d'une pente abrupte. Telles sont toutes nos chutes. Le Niagara est bien différent. Il faut le comparer plutôt à la nappe d'eau qui se déverse par dessus un endiguement. Les îles Goat et Luna divisent cette nappe d'eau en trois branches, la chute en fer-à-cheval, dont la moitié est sur territoire canadien, les chutes centrale et américaine, qui appartiennent aux Etats-Unis. La

largeur du fer-à-cheval est de 2,400 pieds, de la chute américaine, 1,200 pieds: celle de la centrale est un peu moindre. C'est au milieu de la première chute que la colonne d'eau est le plus épaisse: elle y mesure 20 pieds. Lyell a évalué à 90 milliards de pieds cubes par heure la masse d'eau précipitée. La cataracte appartient, paraît-il, à des particuliers, ce qui entraine pour le visiteur un très-vif désagrément: en effet, à chaque pas le chemin est barré par un pont, une porte ou une clôture quelconque qu'il ne franchit qu'en payant une rançon, si bien qu'il n'avance, à la lettre, que le portemonnaie à la main. Mais tout irritant qu'est ce rançonnement, on oublie tout devant la grandeur imposante de ce phénomène, en présence duquel tout ce qu'on a pu voir auparavant en ce genre pâlit et s'efface. En vain essaierais-je de traduire par des mots les sentiments que ce spectacle éveilla en moi. Sans doute je m'étais représenté le Niagara comme quelque chose d'extraordinaire, mais la réalité laissait bien loin l'image que je m'étais faite. La cataracte du Niagara est unique en son genre sur notre planète; aussi ne peut-on pas se l'imaginer: il faut la voir.

Nous l'admirâmes de tous les points de vue, d'en bas, d'en haut, même "d'au-dessus", du pont suspendu, ce triomphe de l'art de l'ingénieur, merveille de hardiesse et d'élégance. Il ne nous restait plus qu'à voir la chute pardessous. Nous avons bien entendu dire que ce point de vue offrait de notables désagréments, mais nous crûmes notre honneur de touristes engagé à ne pas nous laisser rebuter. Nous nous rendîmes donc à l'île Goat et entrâmes dans un pavillon sur la façade duquel on lisait "Cave of the winds", comme qui dirait "l'ancre de Borée"; là on nous introduisit dans de petites cellules, où nous échangeâmes nos vêtements contre une chemise et des pantalons de flanelle, par dessus lesquels nous revêtîmes une veste à capuchon en toile cirée et des pantalons de même étoffe;

des souliers de feutre complétaient ce costume, que des cordons attachaient autour du cou, des poignets et des chevilles. L'air était froid, et les souliers qu'on me donna, trempés, mais on répondit à mes protestations que je ne me faisais aucune idée de la chaleur que j'aurais en sortant de cet endroit où j'entrais en grelottant. Voilà qui paraissait nous annoncer une promenade aussi terrible que celle du Dante, bien qu'en sens contraire, car, si je me souviens bien, l'excursion du bonhomme en enfer s'acheva par un froid de loup; en tous cas, il était trop tard pour reculer honorablement. Nous allâmes donc de l'avant sous la conduite d'un guide costumé comme nous; nous avions l'air de plongeurs dans l'exercice de leurs fonctions. Un long escalier en limaçon nous conduisit au rivage que nous suivîmes jusqu'au bord de la chute; arrivés là, il fallut se glisser entre le rocher et la nappe d'eau. Cela alla assez bien pour commencer, et si de grosses gouttes d'eau, chassées par de violents coups de vent, nous fouettaient le visage, le sol du moins était ferme sous nos pieds et le demi-crêpuscule permettait de se diriger en s'appuyant au rocher. Mais en avançant, cela devenait plus périlleux. Le fracas des eaux assourdissait, les ténèbres augmentaient; du reste il eût fait grand jour que nous n'en aurions pas été plus avancés, les gouttes d'eau et la violence du courant-d'air nous fermant les yeux et nous coupant la respiration: c'était à peu près comme si l'on voulait respirer sous une douche avec la figure tournée en l'air. Ce fut bien pis encore lorsque l'étroit rivage vint à manquer et qu'il fallut poursuivre sur des cailloux glissants, qui roulaient sous nos pieds, ou enfonçant jusqu'aux genoux dans un torrent qui sévertuait à nous entraîner dans la cataracte; l'eau, se précipitant le long de la paroi de rochers, repoussait nos mains qui cherchaient à s'y appuyer, de sorte que nous avançons péniblement comme à travers une fente de la chute même et entourés de tous côtés de

ses eaux tumultueuses. Le voyageur qui côtoie un précipice sent, dit-on, une force invisible qui cherche à l'entraîner au fond de l'abîme; quant à nous, nous étions déjà dans le précipice, et la force qui voulait nous entraîner tout au fond du gouffre tournoyant et bouillonnant ouvert à nos pieds n'était pas invisible du tout. Bientôt pourtant nous nous retrouvâmes sur terre ferme, et ce fut avec un soupir de satisfaction qu'après quelques minutes encore nous pûmes respirer à ciel ouvert. Nous avions ainsi atteint l'autre côté de la chute centrale, mais nous n'étions pas au bout de nos peines, et pour revenir à notre point de départ il nous fallut gravir à quatre pattes des rochers glissants où, sans nos semelles de feutre, nous n'aurions pas même pu prendre pied; de cette façon nous longeâmes d'abord la chute, puis, passant dessous, nous arrivâmes à une sorte de pont formé d'une planche jetée entre deux blocs, et si près de la colonne d'eau qu'il était incessamment aspergé par des jets détachés de la masse; là enfin nous nous sentîmes en sûreté. Là aussi notre exploit reçut un hommage aussi inattendu que mérité. Comme nous nous étions arrêtés un instant pour reprendre haleine, notre guide nous montra du doigt le bord de la chute, d'où une nombreuse société de dames et de messieurs avaient suivi du regard la dernière partie de notre escalade, et nous témoignaient leur approbation en agitant leurs mouchoirs, en battant des mains et en criant hurra! il va sans dire que les applaudissements ne parvenaient pas jusqu'à nos oreilles. Ces marques de sympathie nous fortifièrent, et nous en avions bon besoin, car malgré le froid de l'air et de l'eau, nous étions en nage et accablés de fatigue. Mais, par exemple, si doux qu'il soit d'exciter l'intérêt de ses semblables, nous nous serions fort bien passés de celui dont nous fûmes l'objet de la part des dames, nous et nos costumes, comme nous regagnions nos cellules. En quittant le pavillon, on nous remit à chacun

un carré de papier de la forme d'un billet de cinq dollars: c'était un certificat comme quoi nous avions pénétré dans la „grotte des vents” et docilement suivi le chemin ouvert par la spéculation américaine.

Nous avions donc accompli tout ce qu'on peut exiger d'un vrai touriste, et nous pûmes prendre avec une conscience tranquille le train de nuit pour Kensington en Canada. Le lendemain matin nous nous embarquâmes sur le S:t Laurent pour Montréal. Ni les célèbres „mille îles” que l'on voit à l'endroit où ce fleuve sort du lac Ontario, ni, plus loin, les rapides, ne me firent grande impression. Ces îles, je me les étais figurées couvertes de hautes collines plongeant à pic dans le fleuve, couronnées de forêts séculaires, coupées de détroits et de golfes profonds où Cooper fait trouver un abri sûr à la goëlette d'„Eau douce”: en réalité, c'était presque exactement l'opposé. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre archipel finlandais en toilette d'été est infiniment plus beau et plus digne d'être vu. Les rapides même me parurent moins précipiteux que ceux de la rivière d'Uleå. Il est vrai qu'il y a vingt-cinq ans que je descendis ceux-ci dans un bateau à goudron et que mes prétentions ont pu augmenter depuis lors; quoi qu'il en soit, le bateau à vapeur les franchit le plus tranquillement du monde, sauf le dernier, tout près de Montréal, où nous fûmes obligés de prendre un pilote à bord et où le bateau dansa un tant soit peu, juste assez pour faire pousser un petit cri aux dames.

Il est vrai de dire que je fis cette excursion en une compagnie peu faite pour en rehausser le charme. Le bateau était plein d'Américains et de Canadiens, dont un grand nombre étaient touristes comme moi. Les bateaux à vapeur qui naviguent sur les fleuves américains ne ressemblent point à nos bateaux de l'ancien continent. Ils sont à trois étages: le pont proprement dit reçoit les bagages et une partie de la cargaison; l'étage du milieu, destiné

aux passagers, se compose d'un grand salon bordé de cabines, et de deux vérandahs, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière; l'étage supérieur enfin est réservé au capitaine, et à la manoeuvre. On ne peut regarder le paysage que de l'une ou de l'autre des vérandahs; or on y est pressé par la foule des voyageurs venus dans la même intention, et perpétuellement agacé par leurs exclamations enthousiastes à la moindre taupinière. Il n'en faut pas tant pour assombrir l'humeur et on se sent bientôt dans un état d'opposition systématique qui empêche de bien apprécier ce qu'on voit même de vraiment beau. Ajoutez à cela que tous les grands hôtels ont à bord un agent dont tout le service consiste à remonter et descendre la rivière pour engluier des voyageurs, ce qui ne contribue guère aux agréments de la traversée. L'un de ces agents, connu sous le nom de „the fat boy”, le gros garçon, avait en outre pris sur lui de remplir les fonctions de guide et de signaler les curiosités de la route, mais surtout d'amuser les passagers. Il épiçait ses maigres renseignements de plaisanteries aussi grasses et aussi usées que son chapeau, mais qu'il débitait avec le plus magnifique sans-gêne. Le public applaudissait vigoureusement. Heureusement qu'en matière de goût, chacun a le sien, et n'est pas tenu, même en Amérique, de s'incliner devant la majorité.

Nous arrivâmes le soir si tard à Montréal, que j'eus à peine le temps avant le départ du train, le lendemain matin, de jeter un coup d'oeil rapide à travers cette capitale du Canada, remarquable pourtant par sa situation pittoresque, ses beaux édifices et sa population de plus de cent mille habitant. J'y avais depuis les congrès, des connaissances et même des invitations, mais mon temps était mesuré, mes étapes fixées, et, du reste, Montréal n'offre rien qui m'intéressât spécialement. Nous traversâmes le S:t Laurent dans un tube de fer d'un mille et demi de long, valant six millions de dollars, et qui a reçu le

nom de „pont Victoria”, bien qu’il ressemble à un de nos bons vieux honnêtes ponts de pierre à peu près autant qu’un canon de fusil à une arbalète. Au bout de deux heures à peu près nous arrivions au lac Champlain; le chemin de fer longe la rive gauche; il est, sur une grande partie de son parcours, taillé dans le flanc d’une colline qui plonge à pic dans le lac. Nous avions du wagon une vue ravissante sur cette nappe d’eau longue et étroite, parsemée d’îles et festonnée de petits golfes. Nous traversâmes plusieurs endroits connus, le Fort Henry, Ticanderoga, puis Saratoga; enfin, vers le soir, nous arrivâmes à Albany. Nous avons ainsi parcouru l’ancienne route que suivaient autrefois les Français et les Iroquois dans leurs expéditions contre les Anglais et les Mohicans, et réciproquement. C’était donc là le pays de „Bas de cuir” et du dernier des Mohicans. Quelle transformation en centvingt ans! Où sont maintenant ces forêts vierges, où le soleil ne pénétrait que par les trouées qu’y faisait la tempête? Des champs cultivés, de jolis villages, de riches cités couvrent ces immenses solitudes boisées où seule la fumée d’un wigwam ou du bivouac d’un chasseur signalaient alors à de rares intervalles, la présence de l’homme. Les lignes de fer parcourent en tous sens ces lieux où s’enfonçaient jadis sous l’ombre des forêts ces sentiers mystérieux que seul l’instinct du sauvage pouvaient suivre. Et cette source dans le désert au bord de laquelle le dernier Mohican prenait avec ses compagnons son frugal repas, c’est maintenant Saratoga, la plus grande ville d’eaux et la plus fréquentée du monde, le rendez-vous d’été de tout ce que l’Amérique a de beau, de riche et d’élégant, le foyer du luxe américain!

Et ces anciens rois des forêts vierges, les peaux-rouges, ont-ils été tous refoulés dans l’ouest lointain, n’en peut on pas voir au moins quelque reste dans les Etats de l’est. Voir un peau-rouge, au moins un! c’était là un

article auquel je tenais dans mon programme de voyage transatlantique. Sans doute je ne m'attendais pas à voir de longues files de guerriers peints se glissant entre les buissons dans les forêts-vierges: je n'en demandais pas tant que ça. Mais je comptais sur le camp d'Indiens qui devait faire partie de la „great exhibition”. Hélas! ils devaient avoir plié bagage avant mon arrivée: pas trace de leurs wigwams. J'avais alors mis toute mon espérance dans mon excursion au Niagara, car on m'avait dit que le gouvernement du Canada avait cédé un territoire des environs à la tribu des Tuscarora, dont les membres fabriquaient de petits ouvrages qu'ils vendaient aux étrangers, mais j'avais eu beau chercher, je n'avais pas vu un seul individu que je pusse, avec la meilleure volonté du monde, considérer comme remplissant ce point de mon programme. Allait-il donc falloir retourner bredouille? Dans mon embarras je m'adressai à un vieux bonhomme qui vendait des billets sur le pont suspendu. Il parut d'abord très-étonné de ma question, puis, me tirant par la manche, il me montra du doigt une jeune femme qui passait, un parasol à la main, en chapeau, gants, robe à tunique à la dernière mode et bottines de lastaing, le tout un peu passé, à vrai dire. Je crus d'abord que le bonhomme voulait rire, mais quand elle fut plus près, le ton cuivré de sa figure, du reste fort jolie, et le noir de jais de ses yeux brillants me convainquirent: c'était bien là une squaw tuscarora. Mais quelle différence, ô Cooper! entre ta "Rosée de juin" et cette élégante de carrefour en haillons à la mode!

Je fus plus satisfait des deux seuls exemplaires masculins que j'aie vus des anciens seigneurs de l'Amérique. C'était au moment de franchir le dernier rapide avant Montréal. Le bateau s'était arrêté un instant pour prendre à bord un pilote. Pourquoi les pilotes sont toujours des Indiens, je n'en sais rien; je ne crois pas que ce soit

en vertu d'un privilège, mais plutôt à cause de cette mémoire des lieux et de cette sûreté de coup-d'oeil qu'ils ont reçues de la nature. Des deux individus que contenait le petit bateau qui nous accosta, l'un était un homme de haute taille, à l'air vigoureux, l'autre un garçon de quinze ans, tous deux incontestablement cuivrés. Leurs vêtements tenaient le milieu entre le costume de paysan et celui de marin, et, bien que je les observasse avec attention, je ne pus rien découvrir que d'ordinaire dans leur manière d'être, sauf peut-être une petite danse triomphale qu'exécuta le garçon après que nous eûmes heureusement franchi le rapide.

A Saratoga je me séparai de mon compagnon de voyage et je pris le train de nuit d'Albany à Boston. Le matin je fis à pied, mon sac de nuit à la main, le trajet assez court de la gare au Parker House; j'étais accompagné d'un monsieur âgé dont j'avais fait la connaissance en wagon et qui était doué au plus haut degré de la vertu américaine d'aimer sa commune et de vouloir la faire voir au visiteur sous son meilleur jour. Nous fûmes plus d'une heure en route, allant de droite et de gauche pour voir les curiosités de la ville. Je ne m'amuserai pas à les décrire; mais l'impression que fit sur moi l'ensemble, c'est que Boston est la plus européenne des villes que j'aie vues en Amérique. Où réside, à proprement parler, cette différence entre une ville européenne et une ville américaine? je n'ai pas réussi à m'en bien rendre compte. C'est en partie, sans doute, en ce que ces dernières ne se sont pas formées par une agglomération successive autour d'un centre historique, comme, par exemple, St Pétersbourg autour de l'Amirauté et du Palais d'hiver, Stockholm autour du château royal, Paris autour de la Cité Il en est tout autrement de New-York et surtout de Philadelphie, qui couvre de ses maisons de briques une énorme superficie, sans qu'on puisse dire qu'aucune de ses parties en

soit vraiment le noyau. A Washington, le Capitole devrait constituer un centre semblable, mais Washington n'est qu'ébauché, et le Capitole est pour le moment presque hors de ville. Pourtant ce ne peut être là la seule raison de cette différence, car Boston, pas plus que les autres, n'a de noyau central, et pourtant il fait une tout autre impression. Je ne trouve pas de meilleure explication, si ce n'est qu'à Boston les rues et les maisons n'ont pas, comme ailleurs en Amérique, l'air de n'être qu'à moitié achevées. Le quartier qui fut totalement incendié en 1872 se distingue tout particulièrement à cet égard et peut rivaliser avec la plupart des villes d'Europe pour la beauté et le grand air de ses bâtiments.

Le véritable but de ma visite à Boston, c'était le "Massachusetts's general hospital". Philadelphie et New-York avaient depuis longtemps déjà des hôpitaux avant que Boston eût organisé le sien. On commença par perdre dix ans, fait rare en ce pays, à discuter sur l'emplacement et toutes sortes de mesures préparatoires, de sorte que l'hôpital ne reçut son premier malade qu'en 1821. Mais s'il n'est pas le plus ancien de l'Amérique, il en est certes le plus célèbre, et son nom vivra dans la mémoire de tout chirurgien. C'est là, en effet, que s'accomplit le plus grand progrès de la chirurgie, l'emploi de l'éther et du chloroforme dans les opérations. Sans doute on connaissait dès le commencement du siècle la vertu de l'éther d'assoupir la douleur, on le respirait dans plusieurs maladies, l'asthme, le catarrhe pulmonaire, la coqueluche, etc.; la première pensée de l'employer dans les opérations ne naquit pas ici: elle appartient au dentiste Morton. Mais c'est à l'hôpital de Boston qu'on s'en servit pour la première fois, en 1846, dans de grandes opérations, et c'est de là que la découverte se répandit avec rapidité dans le monde entier. — L'hôpital se compose de deux parties, l'une ancienne, l'autre, récemment bâtie en pavillons selon

les plus nouvelles méthodes. Il contient cent lits pour les maladies externes, autant pour les maladies internes et une division pour les aliénés. Toute l'institution est sous la direction d'un chirurgien en chef; celui-ci a 5,000 dollars de traitement et un appartement, mais aussi il est tenu de renoncer à toute clientèle en ville, et il est soumis à une élection annuelle de la part des "trustees". Le reste du personnel ne reçoit aucune indemnité, à l'exception des infirmières; le nombre de celles-ci est fixé à une pour dix lits, mais on a tenu compte en cela de ce qu'il n'arrive guère que les dix lits soient tous occupés à la fois. La division chirurgicale compte six chirurgiens, qui font le service à tour de rôle, deux par deux. L'hôpital, en offrant aux étudiants de l'université Harvard un cours de médecine pratique, se procure ainsi le nombre voulu d'aides-médecins et chirurgiens.

Dans tous les établissements américains que j'ai visités, on accueillait les étrangers avec la serviabilité la plus empressée; mais c'est encore de l'hôpital du Massachusset que je conserve le plus agréable souvenir, grâce à la connaissance que j'y fis de M. le Dr Beach, qui mit son temps à ma disposition, à l'hôpital et en ville; c'est à lui que je dois d'avoir pu voir beaucoup de choses en peu de temps. Nous commençâmes par l'hôpital: La première chose qui m'y frappa fut un arrangement que je rêvais depuis de longues années comme ce qu'il pouvait y avoir de plus commode et de plus pratique. En effet, une grande salle ouvrant sur le bureau contenait une bibliothèque qui paraissait bien fournie de livres, de journaux et de planches. Il est à peine besoin d'insister sur les avantages d'une telle bibliothèque pour les maîtres et pour les disciples, et sur l'impulsion qu'en reçoit l'intérêt scientifique chez les uns et chez les autres. La collection d'instruments était très-belle; elle contenait plusieurs instruments et bandages nouveaux, très-pratiques et que je n'avais pas

vu employer ailleurs. On y conserve comme une précieuse relique l'éponge dont se servit le Dr Warren la première fois qu'on ait employé l'éther dans une opération. A ce propos le Dr Beach me raconta qu'on employait depuis vingt ans au moins, à l'hôpital de Boston, pour éviter l'hémorragie dans les amputations, la méthode même dont la découverte en Europe par Esmarch fit tant de bruit il y a quelques années. On lie fortement le membre, puis on dispose un tourniquet au-dessus de l'endroit où doit se faire l'opération, et l'on ampute sans répandre une goutte de sang. Comme je lui exprimais mon étonnement de ce que nous n'ayons rien su en Europe de cette découverte antérieure, il se plaignit beaucoup de la difficulté qu'ont les savants américains à faire connaître leurs idées en Europe, par suite de ce que leurs journaux y sont très peu répandus : c'est donc la même plainte que nous faisons nous-même avec tant de raison, en Finlande : à quoi sert de travailler pour la science, si les idées doivent rester confinées dans un coin, où la science n'en profite pas ?

Dans un bâtiment de modeste apparence, voisin du musée, se trouvent un laboratoire et un musée pathologiques ; ce musée contient bien des objets intéressants, entre autres le crâne d'un individu qui avait pu continuer pendant douze ans d'exercer son métier de cocher d'omnibus, bien qu'il eût dans le cerveau une tige de fer, qui y avait pénétré par une des grandes ailes de l'os sphénoïde. L' "army museum" de Washington a fait en vain tout ce qu'il a pu pour devenir possesseur de ce trésor.

Je visitai également la Bibliothèque publique de Boston "ouverte à tous", et j'y constatai une fois de plus ce dont j'ai déjà dit quelques mots, que nulle part ailleurs on n'a si bien compris qu'en Amérique l'importance qu'une bibliothèque publique a pour le bien-être et la prospérité d'une commune. Je n'insiste pas ; la matière est trop riche et d'un trop grand intérêt pour qu'on puisse, en quelques

lignes d'une lettre, dire tout ce que l'Amérique fait à cet égard, tout ce qu'elle a fait depuis longtemps déjà.

Comme j'étais à dîner chez le Dr Beach, M^{me} Beach proposa que nous allassions voir un grand hôtel nouvellement construit et qui devait être une merveille en son genre. Comme chaque nouvel hôtel est le non-plus-ultra jusqu'à ce qu'en vienne un autre qui l'est encore davantage, je ne puis pas dire que la proposition me tentât beaucoup. Mais quand nous eûmes visité la buanderie avec ses ingénieuses machines américaines, les offices, la cuisine, les salles de bain, les égoûts, en un mot tout ce que, dans un hôtel, le voyageur ne voit pas, je fus très-content d'être allé et je remerciai intérieurement mon aimable hôtesse de sa proposition. Au bout de peu d'instants j'avais complètement oublié que c'était un hôtel que je visitais: je me croyais dans un hôpital, tant la ressemblance est grande; ceux qui veulent étudier les meilleurs systèmes de construction et de disposition d'un hôpital, feront bien de ne pas négliger les grands hôtels: ils y trouveront beaucoup à apprendre. De l'hôtel nous passâmes au théâtre, puis du premier théâtre à un second. Dans le premier, c'était Southern, le plus célèbre acteur de l'Angleterre, qui jouait, mais s'il jouait bien? c'est plus qu'il n'en faut demander à une personne qui vient de visiter le Niagara et de parcourir le Canada en quatre jours et de passer trois nuits en chemin de fer.

Je passai la plus grande partie du jour suivant à Cambridge, à l'université d'Harvard, où le Dr Beach eut l'amabilité de m'accompagner. Cette université, à peu près du même âge que la nôtre, doit être la plus ancienne de l'Amérique. C'est en 1630 qu'arriva à Boston la première grande troupe d'émigrants: six ans après ils fondaient déjà une université. On a peine à croire que ces puritains intolérants et présomptueux aient eu tant à coeur les intérêts de la science ou aient si vivement senti le besoin de

ses lumières, qu'ils n'aient eu rien de plus pressé que d'instituer une école supérieure avant même de s'être donné le temps de déblayer cette terre vierge pour y établir leurs propres demeures. Aussi n'en est-il pas tout-à-fait ainsi. Ce n'était pas tant l'ardeur scientifique qui les poussait, mais bien les besoins de l'église. C'est pourquoi aussi l'Université fut d'abord entièrement entre les mains des prêtres et s'appelait „école de prophètes”: c'est le nom modeste que leurs prêtres aimaient à se donner. Mais le temps modifia leurs opinions et leur université. Encore pendant les années 1667—1670, 45 pour cent des élèves se faisaient prêtres; de 1761 à 1770, la proportion n'était déjà plus que de 29 pour cent; elle était descendue, pour les années 1861—1870, à 5 pour cent.

En ma qualité de professeur d'université, je ne puis pas terminer ces lettres sans donner au moins un rapide aperçu de la composition d'une université américaine; or, l'université Harvard est d'autant plus propre à nous servir d'exemple, qu'une grande partie des hommes distingués de l'Amérique ont été ses élèves. Elle paraît jouir d'une considération toute particulière, considération bien méritée si l'on en juge par l'initiative qu'elle a prise, comme je l'ai dit plus haut, d'exiger des étudiants en médecine un examen d'entrée. L'Université Harvard comprend les divisions suivantes:

1. Le „Harvard college”, dont le programme paraît correspondre à celui de la faculté de philosophie de nos universités du Nord; il comprend, en effet, les langues, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle et les beaux-arts. Le cours est de quatre années environ et aboutit au grade de bachelier-ès-arts.

2. La „Divinity school” (école de théologie) où les études durent généralement trois ans et se terminent par un examen pour le grade de „bachelier en théologie”.

3. Une „Law school” (école de droit), où l'on n'exige pas d'examen d'entrée et où l'on peut se présenter à l'examen ordinaire pour le grade de „bachelier en droit” au bout de deux ans d'études.

4. la „Lawrence scientific school” (école scientifique Lawrence), qui a pour objet de permettre aux gradués des académies: *a)* de s'exercer à la pratique des arts techniques et des mathématiques, *b)* de se préparer à la carrière de l'enseignement dans ces sciences, *c)* d'acquérir dans les mêmes branches les connaissances supérieures exigées pour les grades de „doctor of Philosophy” et de „doctor of Science”.

5. „School of mining and practical geology” (Ecole des mines et de géologie pratique): cours de quatre années pour l'obtention du grade d'„ingénieur des mines”.

6. un „Observatoire astronomique”, où se donnent aussi des cours d'astronomie.

7. „Medical school” (Ecole de médecine): trois années d'études.

8. „Dental school” (Ecole de dentistes), qui ne compte pas moins de cinq professeurs ordinaires, quatre professeurs-adjoints, trois „demonstrators” et deux „lecturers” (conférenciers). Le grade de „Dentariae medicinae doctor” peut être obtenu par toute personne de bonnes moeurs ayant fait trois années d'étude spéciales et suivi deux cours complets dans l'établissement.

9. „Bussey institution for agriculture and horticulture”, destinée aux jeunes gens qui désirent se vouer à l'agriculture, à l'horticulture ou à l'enseignement de ces branches. On exige un examen d'entrée portant sur la grammaire anglaise, la géographie, l'arithmétique et un peu d'algèbre. Le cours régulier pour l'obtention du grade est d'environ trois ans.

10. „Museum of comparativ Zoology”, où se donnent des cours dans cette branche.

11. „Peabody's museum of american archeology”, avec un professeur qui fait des conférences sur cette matière.

12. „Episcopal theological school” (Ecole de théologie de l'église épiscopale), sur le programme de laquelle je n'ai pas pu obtenir de renseignements.

Il résulte de ce qui précède que l'université Harvard est une réunion d'écoles diverses sous une direction commune. Elle correspond à nos universités du Nord, plus l'institut polytechnique et l'école d'agriculture, et mérite par conséquent mieux encore le nom d'université. Cette concentration de toutes les écoles qui mènent aux différentes carrières offre certainement des avantages; en revanche, celles de ces écoles qui correspondent aux facultés de nos universités sont bien moins connexes entre elles. Un „bachelor of Arts” a, sans doute, certains privilèges lorsqu'il passe dans une autre école, mais ce grade n'est pas nécessaire, comme il l'est dans notre faculté de médecine.

Une autre différence réside dans l'inégalité des études préliminaires exigées pour l'entrée dans les universités américaines ou dans les européennes. Dans celles-là, chacun est admis à poursuivre ses études, sans examen d'entrée, ou moyennant un examen très-élémentaire; les universités d'Europe, au contraire, sont la continuation directe des écoles secondaires, et ceux-là seuls peuvent y étudier qui ont préalablement acquis un degré déterminé d'instruction. Il s'ensuit nécessairement que l'enseignement dans les premières doit être beaucoup plus élémentaire que dans ces dernières. C'est ainsi que, pour ses 1,200 élèves, l'université Harvard compte, outre 45 professeurs ordinaires, une quantité de professeurs-adjoints, de „demonstrators”, de „lecturers” et de „tutors”. L'institution de ces derniers trahit l'origine anglaise de l'organisation de cette université comme des autres universités américaines. Cependant, une forte tendance s'est fait sentir dans ces derniers

temps à adopter les méthodes allemandes pour l'enseignement universitaire.

L'établissement étant en partie un internat, comprend un grand nombre de bâtiments d'époques et de styles différents, et forme à lui tout seul un petit quartier de la ville. Un de ces bâtiments est le "Memorial Hall", élevé il y a deux ans à la mémoire des 136 gradués et élèves de l'université Harvard qui tombèrent dans la guerre de sécession. On y voit une grande galerie dans les murs de laquelle sont enchâssés des plaques de marbre où sont inscrits les noms de ces jeunes guerriers. Le bâtiment contient encore une salle des solennités en amphithéâtre, où se font les promotions, et une grande salle à manger où les étudiants prennent leurs repas en commun et où mille personnes peuvent trouver place à table. Cette salle est décorée de nombreux bustes et portraits de personnes ayant bien mérité de l'université. Les autres bâtiments ne me parurent rien offrir de remarquable.

En revenant de Cambridge, nous passâmes près d'une vieille église en bois qui présentait le coup d'oeil le plus singulier. En effet, du clocher à la base, la maison de Dieu était couverte de grandes bandes de papier portant toutes sortes de sentences dans le genre de celles-ci: "La onzième heure, hommes et femmes des Massachusett!" — "Penses-y à deux fois, avant de toucher à ces murailles!" — "Boston n'effacera-t-il pas l'affront qu'il a subi en souffrant que ce monument passât sous le marteau du commissaire-priseur". — M. Beach m'expliqua que cette petite église était un des monuments historiques les plus précieux de Boston; c'était là que se tenaient tous les meetings politiques dans les derniers temps de la domination anglaise; c'était de là qu'étaient partis sous un déguisement les citoyens qui, en jetant par dessus bord des ballots de thé dans le port de Boston, donnèrent, comme l'on sait, le signal de la guerre de l'indépendance. — La con-

grégation qui était propriétaire de cette "old South church", et qui ne savait trop qu'en faire, venait de la vendre aux enchères, ce qui avait excité une vive indignation dans le reste de la population de Boston; quelques riches particuliers l'avaient achetée dans l'intention de former une société pour la conservation du monument; les affiches qui m'avaient tant étonné, c'était l'ingénieux moyen dont on s'était avisé pour éveiller l'intérêt du public pour cette oeuvre patriotique.

C'est à regret que je quittai Boston et l'aimable compagnon qui m'en avait rendu le séjour si agréable. Je retournai à New-York pour la troisième fois, principalement pour faire mes derniers préparatifs de départ, mais aussi pour être là quand on ferait sauter les rochers qui obstruaient l'entrée de la rade. On travaillait sous l'eau depuis plusieurs années à les miner dans tous les sens, et l'explosion allait avoir lieu le 24 septembre à 1 heure précise; ce serait quelque chose d'extraordinaire, d'inouï, une explosion digne du centenaire de la glorieuse Union, comme tous les journaux de l'univers l'annonçaient bien longtemps à l'avance. Le matin, il pleuvait si fort que je préférerais attendre chez moi. A mesure que l'heure approchait, j'attendais dans un état croissant de tension nerveuse cette explosion, qui allait, craignait-on, ébranler la ville jusqu'en ses fondements. Enfin, après un assez long intervalle, j'entendis comme un coup de canon très-éloigné: le lendemain, je lisais dans les journaux qu'une effroyable explosion avait en effet eu lieu à l'heure indiquée! N'est-il pas bien étonnant qu'à une verste de distance à peine, je ne m'en sois pas aperçu! Mais ce qui l'est plus encore, c'est que l'écho en résonnait encore longtemps après en Europe! Malheureusement, ce que nous savons des choses d'Amérique, c'est trop souvent par un écho de ce genre. Heureux si ces lettres pouvaient, en quelque mesure, contribuer à affaiblir ces échos trompeurs!

Le mardi 27 septembre je m'embarquai sur le Scythia, le meilleur paquebot de la ligne Cunard; j'y retrouvai deux de mes compagnons de voyage scandinaves, les professeurs Hansen et Hjort. La traversée se fit très heureusement, malgré une tempête qui dura trois jours et lançait les vagues par-dessus le rouffle où était installé le fumoir. Du reste, pour ce qui est de la vie à bord, je prends la liberté de renvoyer le lecteur à ma première lettre: c'est absolument la même chose à l'aller et au retour. Seulement, le sentiment de satisfaction mêlée de beaucoup de curiosité et d'un peu d'inquiétude que j'éprouvais en mettant le pied sur le nouveau continent, avait fait place à la douce joie de se retrouver chez-soi, lorsque je revis l'ancien. Le neuvième jour de la traversée je fus réveillé par le cri de: Fasnet! c'est le nom de la lumière que la verte Erin envoie comme un signe amical au-devant du voyageur de l'ouest. Je me hâtai de monter sur le pont pour saluer l'„île d'émeraude", qui s'élevait, de plus en plus distincte, hors des flots: mon voyage d'Amérique était fini!
